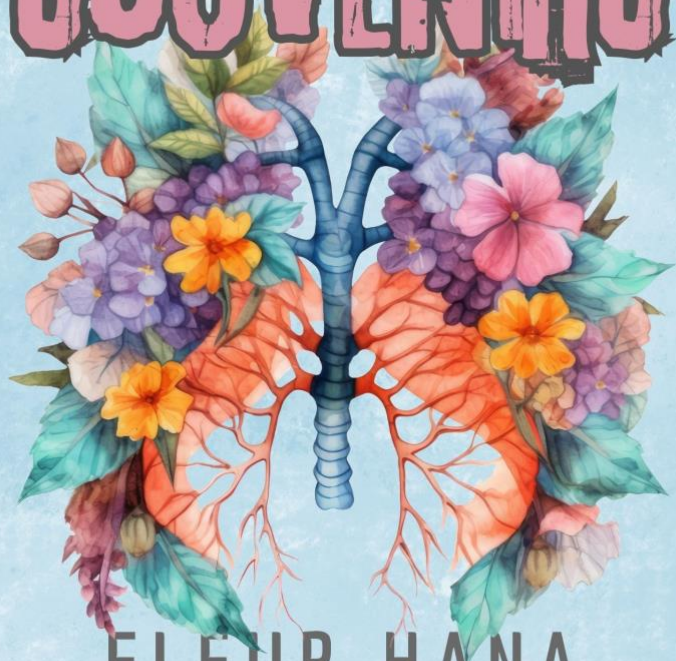


AVANT LES SOUVENIRS



FLEUR HANA



Fleur Hana

Avant Les Souvenirs

Cette histoire a précédemment été publiée en 2020 sous le titre Falling Down. Je l'ai remaniée pour des raisons que j'explique à la fin du livre. Il ne s'agit donc plus d'une histoire LGBTQIA+ mais d'une romance Young Adult entre une adolescente et un adolescent.

ISBN : 978-2-491212-56-8

Dépôt légal : Janvier 2025

©Fleur Hana

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle, réservés pour tous pays. L'autrice est seule propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Cette version n'est pas la définitive, et est réservée à l'usage des Ban(H)anas, qui s'engagent à ne pas diffuser ce fichier, que ce soit à titre privé ou sur Internet ^^

Avertissement

Cette histoire aborde plusieurs thématiques (de façon non graphique) qui peuvent heurter ta sensibilité : l'inceste, la dépression, le suicide et la consommation de drogue. Si ce sont des sujets qui peuvent te faire du mal, déclencher des angoisses ou une détresse chez toi, alors protège-toi et ne lis pas *Avant les souvenirs*.

1

J'ouvre les yeux et une douleur me lance à l'arrière du crâne. Je me redresse en lâchant un gémissement quand la sensation s'intensifie à cause du mouvement. Génial ! Je sais même pas où je suis !

– Ça va ? T'as l'air paumé.

Je me tourne et, direct, une nouvelle décharge. Note à moi-même : ne pas bouger. Qu'est-ce que j'ai encore foutu ?

– Je sais pas trop... On est où ? je marmonne.

Elle se marre, mais je ne vois pas son visage, elle est dans l'ombre. Je la reconnais quand elle s'avance : Adrienne Allen. Qu'est-ce que je fais ici avec cette fille ? C'est la première fois qu'on s'adresse la parole alors qu'on s'est croisés au collège tous les jours pendant quatre ans. Beaucoup moins au lycée, vu qu'elle sèche souvent. Et oui, il se peut que je remarque ce genre de choses à son sujet. Aucun commentaire sur ma tendance à surveiller la plus belle nana du bahut.

– Morgan, c'est ça ? T'es en première S, non ?

Je hoche la tête, étonné qu'elle connaisse mon prénom et surtout ma filière. Adrienne a passé une partie de l'an dernier en centre pour délinquants juvéniles, en plus de ne pas être assidue en cours. Trop de rumeurs courent sur la raison de son séjour, et aucune ne me semble réaliste. Je n'accorde jamais d'importance aux ragots. Je les entends, par contre, et on ne va pas en prison pour mineurs sans une bonne raison. Au lycée, elle ne traîne avec

personne. D'après ce qu'on dit, elle se pointe en classe à la dernière minute, quand elle se pointe, et repart dès qu'elle peut. Elle ne mange pas au réfectoire et on ne la voit jamais dans la cour pendant les pauses. Elle est sûrement l'élève la moins visible de tout le lycée et celle dont on parle le plus. Elle se trimballe une aura de mystère qui intrigue. Sans le faire exprès, je suis sûr.

Et elle est là, dans ce recoin sombre, avec moi. Elle tire une dernière bouffée sur sa cigarette, puis écrase le mégot sous le talon de sa Converse. Je n'ai pas souvent l'occasion d'observer son visage, et il est clairement différent de quand elle était assise quelques places devant moi en maths. C'était il y a plusieurs années, et aujourd'hui, elle est la même sans totalement l'être. Je reconnais ses traits, pourtant il ne reste plus grand chose de l'ado aux joues un peu rondes et à l'acné qui n'épargne personne. On dirait qu'elle s'est dit un jour « maintenant, je vais ressembler à une adulte », et que ça a fonctionné. Parce que soyons honnêtes, j'ai tenté, et j'ai toujours la tronche d'un lycéen. Que je suis, certes, mais bref.

Ses cheveux sombres sont légèrement bouclés et, comme elle les porte n'importe comment, ils retombent en vrac sur son front et dans son dos. Ses yeux sont verts, mais ça, je le sais pour l'avoir matée un nombre incalculable de fois, là je ne les distingue pas. Sa mâchoire est fine et, c'est peut-être bizarre à dire, mais elle a de la personnalité. Moi, j'ai juste une mâchoire normale, sans intérêt, quoi. Son nez a pile les bonnes proportions. En résumé, elle est parfaite et elle s'en fout. Y en a qui savent qu'ils sont canons, ils le portent sur leur gueule et ça les rend moins séduisants. Elle, ça se voit que ce n'est pas de la fausse modestie, et du coup, je la trouve encore plus attirante. Mais ça aussi, elle s'en fout.

Elle me sort de mes réflexions :

– Ne le prends pas mal, mais t'as pas le droit d'être ici.

– Ici où ?

– Le toit de l’Univers.

– Hein ?

La tournure de la conversation devient un poil trop ésotérique pour moi. Surtout avec ce mal de tête qui persiste. Adrienne se rapproche pour s’accroupir à ma hauteur. Je fixe ses tennis rouges pour me concentrer, j’ai un peu la tête qui tourne.

– T’as pris un truc, non ? Genre costaud ? Parce que je pose des questions simples, mais tes réponses sont surréalistes.

– Non, mais... En fait, j’en sais rien... j’ai comme un black-out.

– Tu te rappelles quoi ?

– Ma pote, Léa, elle m’a invité à une soirée.

– OK, jusque-là ça roule, t’es sur le toit d’une boîte. Elle doit être à l’intérieur.

– Oh putain, ça me revient ! La boîte s’appelle l’Univers, c’est ça ?

– Ben oui, tu croyais que j’étais la réincarnation du Père Fouras et que j’allais te poser des énigmes avant de te jeter du haut d’une tour ?

– La référence ringarde ! T’es pas censé être super cool ? Genre la nana la plus cool du lycée ?

Réfléchir avant de parler, c’est pourtant la base... Mais non.

– Vraiment ?

Elle se relève et me tend la main. J’accepte son aide pour me remettre sur pieds, et vacille en cherchant mon équilibre. Ses mains me stabilisent en se posant sur mes épaules.

– C’est bon ? Tu vas gerber ? Tomber ? Paniquer ?

– Ça va. Je crois que j’ai trop bu.

– Pas impossible, il est plus de minuit.

– Ah ouais... Je suis arrivé à 21 heures !

– Cherche pas : t’as picolé, t’es monté ici je sais pas comment, et tu nous as fait un mini coma éthylique.

– Un mini... je suis pas sûr qu'on puisse qualifier une perte de connaissance induite par l'absorption de trop d'alcool de « mini ».

– Vu la longueur de cette phrase, je te confirme que ça ira. Tu pourrais pas utiliser des mots de plus de deux syllabes, sinon. J'ai fini mon service, je suis montée fumer une clope avant d'y aller, mais là, faut que tu dégages. Si mes patrons te trouvent ici, et s'ils me voient avec toi, ça va pas le faire.

– Désolé, je sais pas, j'ai dû voir une porte, et penser que ça me mènerait dehors où je pourrais respirer, et...

– Attends, te fais pas un torticolis aux neurones pour savoir comment tu t'es retrouvé là. J'en ai eu, des moments dont je me suis jamais souvenue, et on s'en carre. L'important, c'est qu'on se bouge avant que le boss s'aperçoive que j'ai pas encore pointé la fin de mon service.

– Tu bosses ici ?

– Ouais. On descend ? Tu veux retrouver ta pote ?

Je sors mon portable de ma poche arrière et vérifie mes SMS. Comme je le pensais, elle s'est tirée avec son mec et me souhaite « bonne bourre ». C'était son plan, que je trouve quelqu'un ce soir et que je m'éclate. On n'a pas tout à fait la même notion de l'amusement, elle et moi. Ce n'est tellement pas dans mes habitudes de me taper des inconnues... Elle non plus, ceci dit, mais elle s'est mis en tête que je devais vivre à fond avant de me caser, comme elle l'a fait. On n'a même pas 18 ans, et direct, elle me voit rangé, marié, avec un chien et un abonnement Netflix. La vache ! J'ai presque tout, en fait, il me manque que de me marier.

– Morgan, je veux pas être lourde, mais on peut vraiment pas rester là.

Je fixe Adrienne dont j'avais oublié la présence. Je crains.

– Déso, c'est bon, je suis opé.

– Tu sais ce qui te ferait du bien ? Boire un coup.

– Euh, pas là, non. Je...

– De l'eau, pas de l'alcool. J'ai pas l'intention de t'achever. Suis-moi. J'ai tout ce qu'il faut contre les cuites dans ma caisse.

– T'as une voiture ? je demande en lui emboîtant le pas dans un escalier que je ne me souviens définitivement pas avoir emprunté dans l'autre sens.

– Depuis un mois.

– Ah, t'es de début d'année ?

– C'est ça.

Elle dit autre chose, mais le couloir dans lequel nous avançons est éclairé, et la vue directe sur son cul moulé dans un slim me rend momentanément sourd. C'est mal, je sais, je ne devrais pas la reluquer comme ça. La règle est claire. C'est genre une de celles qui devraient être notées dans le guide « draguer après #MeToo » s'il existait. *On ne fantasme pas sans invitation*. Non seulement c'est du masochisme, mais en plus, si elle s'en aperçoit, ça pourrait la blesser, la braquer ou même la foutre en rogne. Mais bon, là, elle est devant moi, c'est pas comme si j'allais regarder le plafond, je me vautrerais sûrement. Je n'ai plus spécialement la tête qui tourne, donc je pourrais tenter, hein. Jouer la carte noblesse d'esprit, tout ça. Enfin, je me dis, je regarde, ce n'est pas interdit. Je ne crois pas. Elle tourne la tête et me prend en flag. *Parfait*.

Je déguste bien, avec la douleur. Je ne bois jamais et je me rappelle maintenant pourquoi : ça ne me réussit pas. C'est ça qui a dû me mettre dans cet état. Heureusement qu'elle m'a trouvé, j'aurais fait comment, sinon ? Parce que je n'aurais même pas été foutu de la dénicher, cette petite porte qui nous a conduits à l'étage en dessous.

– Attends-moi deux secondes, je débauche et j'arrive.

Je reste dans le couloir et m'adosse au mur. J'y pose aussi la tête et me ravise aussitôt. En fait, j'ai dû me cogner et c'est une bosse

qui me fait mal, pas juste une gueule de bois. *Bien joué, Morgan, toujours aussi doué.* J'aurais dû rester chez moi à réfléchir au sens de ma vie, c'était ce que j'avais prévu. Réinventer mon existence de mille façons, et me lever le lendemain en me résignant à n'être que moi.

– C'est bon, viens : on passe par là.

J'ouvre les yeux, Adrienne est déjà en train d'ouvrir une porte que j'emprunte après elle. Il fait bon, dehors, pas trop chaud, et j'apprécie la marche jusqu'à sa voiture sur le parking des employés. L'exercice ne m'aide pas à me souvenir de ces dernières heures, mais il a le mérite de m'éclaircir les idées sur le moment présent. C'est déjà pas mal.

– Tu bosses ici depuis longtemps ? je demande pendant qu'elle déverrouille la portière.

– Un mois aussi, il me fallait le permis.

– Et t'arrives à gérer les cours ? T'as passé le bac de français, au fait ?

Elle se redresse en m'envoyant une bouteille d'eau que j'attrape *in extremis*.

– Bois, ça va te faire du bien.

– J'ai surtout mal au crâne, je lui avoue. Je pense que je suis tombé.

– Pour ça aussi, j'ai ce qu'il faut.

– Pourquoi tu m'aides ? je l'interroge en dévissant le bouchon.

J'avale une longue gorgée et c'est seulement là que je réalise être assoiffé. Le demi-litre y passe en quelques secondes.

– Je sais pas, t'as toujours été cool, au collège.

– Au lycée aussi, je précise. Enfin, attends, ça fait genre « je sais que je suis cool ». C'est pas ce que je voulais dire.

– T'inquiète, j'ai compris ; t'angoisse pas. Et t'as peut-être pas remarqué, mais j'ai pas beaucoup été là, au lycée.

Te remarquer ? Si peu...

– N’empêche que tu es arrivée jusqu’en première.

– Ouais... Bon, tu veux un truc pour ta migraine ?

– T’as quoi ? J’aime pas trop les médocs, en fait, on a l’habitude des remèdes naturels, chez moi. Et je sais que ça fait *new age*, pas la peine de préciser.

– J’ai rien dit, pas la peine d’être sur la défensive. Je trouve ça bien de pas bourrer ton corps de tas de merdes. Et du coup, j’ai ça : naturel aussi.

Elle agite un sachet en plastique et, sans avoir besoin de voir ce qu’il contient, je sais que c’est de la beuh. Je m’approche pour vérifier, manquerait plus que ce soit de la cocaïne. Parce que quand on va par-là, finalement, y a plein de trucs naturels qui sont pas franchement conseillés et que mes parents n’approuveraient pas dans leur mouvance *healthy*. L’herbe oui, la poudre non, par exemple.

– OK, mais j’ai pas de tunes et...

– Attends, tu crois que je veux t’en vendre ? T’es con ou quoi ?

– Le prends pas comme ça, pourquoi tu me proposerais de fumer alors qu’on se connaît pas vraiment ? C’est pas la mode, d’être altruiste.

– Tu me vois comme une grosse raclure, c’est ça ?

– Non, carrément pas. C’est juste que personne m’a jamais invité à fumer un cône sans...

– Ah, tu fréquentes des grosses raclures, alors. *Mi hierba es tu hierba, hermano.*

– T’as des origines espagnoles ?

– Nope, mais ça sonne bien, avoue.

– J’avoue.

– Monte, je peux pas me mettre la tête à l’envers devant mon taf.

Elle s'installe au volant et je contourne sa caisse pour monter à côté d'elle. Je boucle ma ceinture, elle laisse la sienne attachée, mais sous son cul. Elle l'a fermée avant de s'asseoir et je devrais me taire, mais ça fait longtemps que j'ai accepté l'idée d'en être incapable.

– T'es au courant que c'est à la fois illégal et super dangereux, ce que tu fais ?

– J'ai une ordonnance du médecin, t'inquiète. Je suis claustro. Puis j'ai pas prévu de nous foutre dans un platane.

– J'en vois aucun, là, heureusement.

– Ta confiance me va droit au cœur, Morgan. Bon, maintenant, rassure-moi et dis-moi que t'es capable de rouler un pétard pendant que je conduis. J'ai eu une soirée de merde et j'ai vraiment besoin de m'anesthésier les neurones, genre, là tout de suite.

– Je peux. Enfin, sauf si tu nous fous dans un...

– Hé, tu l'as déjà dit : pas d'arbre à l'horizon.

– C'est vrai.

– Du coup, si j'arrive à éclater la bagnole dans un pin, par exemple, ce sera une prouesse.

– T'as cru que je te lançais un défi ?

Elle se marre et m'indique la boîte à gants. Je ne lui signale pas que, comme planque pour son matos, c'est limite. Je me surprends même à rire avec elle en collant deux feuilles, et on continue cette plaisanterie pas vraiment drôle de se manger un arbre.

Si on m'avait dit que je finirais la soirée avec Adrienne Allen de cette façon, ouais... j'aurais bien ri aussi.

– Et sinon, ton dépuclage, ça s'est bien passé ? elle lâche en passant la quatrième.

Je m'immobilise et tourne lentement la tête vers elle.

– Le mien était à chier, précise-t-elle avant d'accélérer.

2

Il me faut quelques secondes pour que mon cerveau se remette en route. Je mets le *jetlag* sur le coup de l'alcool. Alors que si j'étais honnête une seconde, je reconnaîtrais que je suis sur le cul. Du coup j'enchaîne :

– T'es cash, toi.

J'en peux plus de moi... Bien joué, *captain obvious*.

– La vie est trop courte pour éviter certains sujets, tu crois pas ?

Je la fixe en clignant des yeux et secoue la tête :

– Comment je serais au courant de ton dépuçelage ? On se fréquente pas. C'est la première fois qu'on se parle depuis des années.

– Moi, j'ai su pour toi. Ça a fait le tour du bahut. Les gens s'emmerdent. Merci d'ailleurs : ça a calmé les rumeurs sur moi pendant un temps.

Elle me tend son poing et je tape machinalement dedans. Bon, va pour parler de ma première fois. C'est pas comme si tout le monde était pas obsédé par le cul, autour de moi.

– C'était quand, pour toi ? je l'interroge avant de réaliser que c'est sûrement indiscret.

D'un autre côté, rien ne l'oblige à répondre. Adrienne n'est pas quelqu'un qui fait quoi que ce soit contre sa volonté. C'est l'image que je me fais d'elle, en tout cas. Elle n'a pas l'air de me trouver relou et hausse les épaules.

– J'avais 14 ans, y a 4 ans, donc. Mes parents m'ont foutue à la

porte. Ma mère m'a traitée de pute et mon père a plus réussi à me regarder.

– C'est rude. T'as fait comment ?

– J'ai squatté chez des potes, mais ça les arrangeait clairement pas. Le tri par le vide.

– Sérieux ? Tes amis aussi t'ont tourné le dos ?

– C'était sûrement pas des amis. Sinon ils en auraient rien eu à foutre de savoir que j'aime baiser.

– T'es toujours aussi crue ?

– Pourquoi ?

– Non, comme ça.

– Tu préfères qu'on se censure ? Je vais pas y arriver, je te préviens. Je te l'ai dit : la vie est trop courte pour perdre du temps à enrober chaque mot de chantilly pour cacher la merde.

– T'as sûrement raison. C'est mon éducation, tu sais...

– Non, justement, je sais pas. Raconte. T'es de quel quartier ?

– Sud.

Elle siffle et s'allume une clope. J'aime bien l'observer, elle a une manière efficace d'effectuer chacun de ses gestes. C'est bizarre que je remarque ça ? Est-ce que Ted Bundy a commencé sa carrière en analysant les mouvements des femmes autour de lui ?

– Hé, ça va, je m'en fous, hein, continue-t-elle. C'est cool pour toi que t'aies pas grandi dans un coin miteux. Regarde comme j'ai mal tourné.

– T'as fait quoi ? Parce que j'ai tout entendu à ton sujet. Et aucune rumeur n'a l'air réaliste.

Elle prend le temps de fumer quelques lattes en se concentrant sur la route. L'éclairage public offre assez de lumière pour discerner les traits de son visage. Ils m'apparaissent par intermittence, comme dans un film. Son maquillage a un peu coulé sous ses yeux, et ça aussi, je crois qu'elle s'en tape. Ça lui donne un côté un peu

négligé, un peu plus humain aussi. Ça casse sa perfection.

– Si je te le dis, il faudra que je te tue.

Le sourire qui suit sa réplique ringarde la transforme. Je découvre une expression qui la rajeunit de quelques années, et la gravité habituelle de son visage s'efface le temps d'un souffle ou deux. Elle reprend son masque neutre trop rapidement à mon goût, et je me surprends à vouloir à nouveau lui donner envie de sourire.

– Je déconne, rassure-toi. On dirait que tu flippes.

– Non, je me pose des questions, mais t'es pas obligée d'y répondre.

– Je sais. Sinon, quitte à se mettre en mode confidences, j'ai vu Nic t'emmerder, l'autre jour. T'as envie d'en parler ?

Comment se fait-il qu'elle ait remarqué ça ? Surtout que Nicolas sait être discret quand il s'en prend à quelqu'un. Ce quelqu'un étant la plupart du temps un élève discret, qu'on qualifie facilement de geek ou de tapette, vu que l'homophobie a encore de beaux jours devant elle.

Le jour où j'ai décidé d'assumer d'être qui je suis, je savais que ça m'attirerait des emmerdes. Le lycée, c'est un microcosme, avec ses clans, sa hiérarchie et les conséquences qui vont avec quand t'es en bas de l'échelle alimentaire. J'avais envisagé les insultes, les bousculades, les regards... *Mais ça ?* Je l'avais pas vu venir. Non, je n'ai pas anticipé que le plus gros queutard du lycée me tombe dessus parce que son ex m'a demandé mes notes de philo. Il m'a dit « Touche pas à Sarah ou je te pète les dents et je te les fais bouffer par le cul. » J'aurais pu lui répondre tellement de choses... Rétrospectivement, j'ai pensé à un tas de répliques relevant tout ce qui n'allait pas dans cette phrase, au niveau anatomique. Au lieu de ça, je suis resté planté devant lui pendant qu'il se marrait avec ses deux abrutis de potes. Les connards sont souvent livrés en lot. Au milieu, Nicolas, Nic comme il se fait appeler, le beau gosse dont

l'intelligence est inversement proportionnée à l'apparence physique. Il est mignon, OK, mais qu'est-ce qu'il est con... Autour de lui, ses ombres, Oscar et Baptiste. Leurs parents ont oublié de cocher une option et, quand ils prennent la parole, j'ai la sensation d'être face à deux spécimens en mort cérébrale. C'est fascinant, comme un accident de voiture qu'on voit arriver et duquel on ne peut pas détourner le regard. On sait ce qui va passer, (en l'occurrence qu'ils vont prouver une fois de plus à quel point il est important d'avoir au moins deux neurones pour que les connexions synaptiques aient lieu), et pourtant c'est impossible de passer son chemin. On les écoute en se demandant à quel moment on touchera le fond. Et quand on pense qu'ils ne peuvent pas être plus débiles, un des deux nous démontre le contraire, dégaine une pelle et creuse. Bref, de leur part, j'avais envisagé des remarques, des regards de travers, des moqueries, mais pas l'agression. La tentative, tout du moins, car ils n'ont pas pu aller plus loin.

Je me passe les deux mains sur le visage et soupire. Oui, j'aurais dû lui répondre quelque chose de bien cinglant. Rien ne m'est venu, aucune repartie. L'histoire de ma vie. Ils m'ont foutu la paix quand ils ont entendu un bruit. Je demande, par acquit de conscience :

– C'est toi qui as fait claquer une porte et qui les as empêchés d'aller plus loin ?

Adrienne ne répond pas, mais elle tend la main et je me rends compte que j'ai machinalement fini de rouler. Merci à ma grande sœur pour m'avoir appris les gestes de survie essentiels à notre génération. Et surtout de m'avoir exploité pour rouler ses cigarettes. J'aime bien, ça me détend, même si je n'en consomme pas au quotidien. Finalement, je suis cet anti-héros, pas parce qu'il est le super-vilain de l'histoire, mais par manque de coolitude.

– Un ado geek qui ne sait pas se défendre et craque dans les moments difficiles..., je poursuis dans le silence. J'ai du mal à

imaginer comment je pourrais être plus pathétique.

– Si tu portais des bretelles par-dessus un pull sans manches, tu serais plus caricatural encore.

– Bonjour le cliché !

– Je *suis* un cliché, j’ai le droit.

– J’suis pas sûr, je rétorque.

– Moi oui, je suis sûre. C’est comme les blondes, elles ont le droit de faire des blagues de blondes.

– Ça reste discriminatoire, je lui fais remarquer.

– Si c’est de l’autodérision, tu peux. J’ai vérifié, c’est politiquement correct uniquement dans cette situation. Toi, par exemple, tu peux te moquer des geeks, c’est pas de la discrimination. Et moi, si je veux faire une blague sexiste, je peux.

– Ou alors, tu pourrais aussi décider d’offenser personne et faire en sorte que tes propos soient bienveillants.

– T’es sérieux ? Ce serait tellement chiant ! Tu veux vivre dans un monde aseptisé ? Moi, j’y arrive plus.

– C’est mieux qu’un monde haineux.

– Alors t’es comme ça, hein ?

Je tourne la tête vers elle. Elle récupère un briquet dans le vide-poche entre nous, cale le joint entre ses lèvres et l’allume sans quitter la route des yeux. Oui, je la mate encore, fasciné par sa bouche et la manière dont elle la pince autour du pétard. Quand un sourire se dessine sur son visage, je comprends qu’elle m’a capté et je m’absorbe dans la contemplation de la route. Je crois l’entendre rire doucement, et je fais comme si je n’avais pas compris qu’elle m’a pris en flagrant délit. Nier, toujours nier, en cas de doute.

– Ça veut dire quoi « comme ça » ? je demande quand elle ne poursuit pas.

Elle me jette un regard d’une intensité nouvelle. Oui, je la fixe encore. Elle agit sur moi à la manière d’un aimant, elle est un pôle

et moi son opposé. Forcément, à un moment, je vais la mater. Faut croire, en tout cas, car ça semble être la thématique depuis que je me suis réveillé comme un con sur le toit d'une boîte où je n'ai finalement dragué personne. Ou alors, c'est la beuh qui commence à faire effet ? Faut dire que dans l'habitable, ça fait vite aquarium. Je fume de temps en temps avec ma sœur. Pas assez régulièrement pour être immunisé contre les vapeurs. D'ailleurs, je sens déjà que mon mal de tête s'apaise. Je comprends mieux les vertus thérapeutiques de l'herbe qui poussent à sa légalisation dans certains pays. Adrienne humecte ses lèvres avant de répondre :

– Idéaliste. Mais ça te va bien.

– Merci. Enfin, je crois. C'était un compliment ?

Elle sourit et tire une latte, puis me tend le joint. Je ne suis pas sûr d'en avoir besoin, mais à l'idée de poser mes lèvres sur le filtre après les siennes, je n'hésite pas une seconde et aspire une bouffée. Qu'est-ce que je suis débile ! C'est pour ça aussi que j'ai du mal à me faire une place. Comme si j'étais pas assez bizarre. Tu sais, à un moment, tu te dis que tu as atteint ton quota et que le monde va pouvoir t'accepter. Et bam, tu te retrouves avec une fille ultra populaire après avoir bu à en perdre connaissance, et tu lui fais la morale, en plus ! Bref, maintenant je suis là, dans la voiture d'une star du lycée qui a commis je ne sais quel délit et avec qui j'ai plus échangé de mots en une heure que dans toute notre scolarité. Et au lieu d'être reconnaissant qu'elle ne m'ait pas laissé moisir sur le toit de la boîte, au lieu d'apprécier qu'elle me sauve les miches, je suis le gars *creepy* qui la reluque en douce. Et pas si subtilement que ça, si j'en juge par le petit sourire en coin qu'elle me lance dès que nos yeux s'accrochent. Et oui, en plus, je me fais des descriptions à l'eau de rose sur la façon dont on se regarde. C'est la beuh, ça ne peut être que ça. Et ça expliquerait qu'elle lance :

– Je t'ai vu mater mon cul, tout à l'heure. Je te plais ?

3

– Je... je...

Houston, on a un problème !

– C'est cool, mec, détends-toi. Et on est arrivés.

Elle coupe le contact, je n'avais même pas remarqué qu'on s'était garés. Je n'ai aucune idée de l'endroit où nous sommes. Elle pourrait décider de m'éliminer et de cacher mon corps ici, je ne saurais jamais où j'ai passé les dernières minutes de ma courte vie.

– On le finit dehors ?

Elle récupère le pétard dans ma main inerte, j'ai à peine fumé deux lattes, et elle sort de la voiture. Je réagis enfin et l'imite. Je la retrouve devant le coffre ouvert.

– Juste pour être sûr, tu n'as pas prévu de me tuer et de me découper en rondelles, hein ? je marmonne en arrivant à côté d'elle.

Devant moi, il y a des tas de bombes de peinture, des masques, un gros sac à dos qu'elle remplit de petits pots en métal et de pinceaux, ainsi que des lampes torches et une frontale qu'elle enfourne avec le reste.

– Je viens toujours ici après le taf, et je me vois pas te ramener défoncé chez toi. Du coup, je t'embarque. Prêt pour un peu de sport ?

– Euh...

– Promis, j'irai en douceur pour ta première fois.

Elle m'adresse un clin d'œil et rabat le hayon avant de verrouiller

la voiture. Elle s'avance et on profite de la lueur des phares pour éclairer le début du chemin qu'elle nous fait emprunter.

– Tu ne vas pas flinguer la batterie de la voiture ? je demande en la suivant.

– Bienvenue dans le XXI^e siècle, Morgan. Ça s'éteint tout seul au bout d'un moment.

Là où d'autres se foutaient ouvertement de ma gueule, je sais qu'elle me taquine et j'ignore d'où me vient cette certitude qu'elle n'est pas malveillante. Je me souviens d'une fois au collège, en sortie scolaire, où elle était intervenue pour me sauver les miches. Une sale gamine, Anaël, qui est heureusement partie après la 6^e, voulait me faire bouffer de la toile d'araignée. Elle avait attendu qu'aucun adulte ne regarde et m'avait mis au défi. Je l'aurais fait, j'avais trop peur d'elle pour refuser. C'était une fille immense pour notre âge, une petite brute, et disons que j'ai toujours été plutôt maigrichon... Une cible facile, quoi. Je n'ai pas été une victime toute ma vie, mais c'était le cas jusqu'à mes 13 ans, quand j'ai décidé qu'il était temps de me rebeller. Bref, ce jour-là, Adrienne avait attrapé la toile d'araignée et l'avait fourrée sous le nez de cette petite peste. Elle lui avait dit « Toi, je parie que t'as que de la gueule et que tu la toucherais même pas. » Anaël s'était barrée en vitesse, et je n'avais pas eu le temps de remercier Adrienne déjà repartie avec ses potes. Du coup, j'ai la conviction qu'elle est sympa, que quand elle se moque, ce n'est pas avec une mauvaise intention. Je sais, j'ai fait un immense raccourci. Mais objectivement, si c'était vraiment une raclure de bidet, si elle était profondément mauvaise, elle m'aurait laissé me démerder, non ?

Elle me tend la lampe et passe la frontale autour de son cou au lieu de la fixer sur sa tête. Quelques secondes après, les phares s'éteignent dans notre dos et j'allume pour ne pas me vautrer. Non, je ne mate pas encore son cul. Enfin il est là, quoi, devant moi,

forcément, je le vois. Je ne vais pas fermer les yeux, c'est évident. L'instinct de survie, tout ça, c'est important.

– Je te fais passer par le chemin des touristes. Regarde quand même où tu mets les pieds : essaie de marcher dans mes pas et ça devrait aller.

– On est où ?

– L'hôtel.

Dans le coin, tout le monde sait ce qu'est « l'hôtel ». Il est là, paraît-il, depuis les années 1970, un bâtiment dont la construction a été interrompue et où personne n'a donc jamais vécu. Y a eu un incendie, aussi, je sais plus trop quand. Certains y squattent pour des soirées. Pas moi, je ne fais pas partie de leur cercle. On entend parfois des faits divers. Genre un jour, les flics ont viré des prostituées qui y faisaient des passes. On va dire que ce n'est pas le lieu le mieux fréquenté de la ville. Mais ce n'est pas non plus la zone. Même les quartiers les plus pauvres de la région ne le sont pas autant que certaines banlieues qu'on peut voir à la télé. Du coup, c'est pas trop craignos, même si je suis sûr que mes parents n'apprécieraient pas des masses que je sois là, et encore moins de nuit.

La montée est pas si périlleuse que je l'aurais cru, et j'arrive à ne pas me casser la gueule une seule fois. C'est plutôt une prouesse, surtout après avoir fumé. L'avantage est que la douleur n'est plus qu'une gêne en arrière-plan. L'inconvénient est que je ne suis pas certain de gérer la descente. J'espère qu'il y a un autre chemin pour le retour, je suis du genre à glisser jusqu'en bas.

– Attrape.

Je relève la tête et capte la main tendue d'Adrienne. J'éclaire l'endroit où elle se trouve, en haut de la pente. Et elle a grimpé par je ne sais quel stratagème, car après une rapide prise de connaissance du sol, je ne vois pas comment la rejoindre. *Ah si, sa*

main. J'aimerais être capable de me débrouiller, lui dire « non, merci » et grimper en solo. Mais nous savons tous les deux que ce serait un risque inutile. Alors je glisse ma paume contre la sienne, fraîche, alors que je suis sûr d'avoir la peau moite. Malgré tout, elle assure sa prise en enroulant les doigts autour de mon poignet, et tire d'un coup pour me hisser à son niveau. Je perds l'équilibre une seconde. C'est suffisant pour avoir besoin d'elle à nouveau. Je voudrais m'attribuer le mérite d'une simulation visant à ce qu'elle me tienne pour m'éviter une mort certaine par chute de plusieurs mètres dans le noir. Je ne suis cependant pas aussi doué en techniques de drague, et c'est ma maladresse qui s'octroie cette victoire. Celle d'être en effet contre elle. Mon souffle se bloque dans ma gorge quand je m'apprête à la remercier... trop tard, de toute façon : elle me tourne déjà le dos et avance vers le bâtiment qui aurait dû être un des hôtels de luxe les plus prisés de la région. C'est à se demander ce que les gens friqués ont dans le crâne : ils ont tellement de pognon que, pour eux, laisser un hôtel à l'abandon, à moitié construit, c'est pas un souci.

Je n'ai jamais eu à me plaindre. Mes parents sont de la classe moyenne, et ils ont fait en sorte que, même lors des passages à vide, je ne m'aperçoive de rien. Maintenant, oui, je me rends compte quand c'est un peu plus tendu financièrement. Pourtant je n'ai jamais manqué de rien. Alors que pour Adrienne, j'ai bien compris que ça n'a pas toujours été facile. Et elle est loin d'être la seule. Quand je vois le bâtiment inoccupé, je trouve ça tellement con. Je sais bien qu'il ne suffit pas de se dire « allez, on file tous les lieux inhabités à ceux qui vivent dans la rue ». Je ne suis pas si naïf, c'est plus complexe. N'empêche, je suis sûr qu'on pourrait en tirer quelque chose, de cet immeuble inutile.

– C'est là-haut, mais les escaliers sont praticables, me signale-t-elle en se faufilant dans une ouverture. Je monte jamais par-là,

j'espère que t'apprécies le sacrifice.

– Par où tu passes, d'habitude ?

Je la retrouve sans mal à l'intérieur et balaye la pièce du faisceau lumineux de ma lampe.

– La façade. Je t'ai dit, je suis pas fan des espaces clos.

– Mais... ça va ?

– Nickel : t'es là.

Je la suis en silence en tentant d'assimiler ce qu'elle me dit. Je crois que c'est un don, chez elle, de balancer des trucs comme ça qui n'ont pas de sens, sur le ton de la discussion. Genre, bien sûr, c'est logique de passer par la façade alors qu'il y a des escaliers... Et puis surtout, l'idée que je pourrais l'aider s'il y avait un souci.

– Au risque de passer pour un débile, il y a quand même quelque chose qui m'échappe, je me décide à demander en grim pant les marches.

– Shoot.

– Pourquoi tu préférerais passer par dehors plutôt que par-là ?

Oui, je ne me sens pas de revenir sur l'autre phrase. Elle s'arrête et se retourne. La lumière autour de son cou m'aveugle un instant.

– Pour le Parkour, mec. Tu vis dans une grotte ou quoi ?

– Le quoi ?

– OK, tu vis dans une grotte. Non, une yourte, même.

Le mouvement du point lumineux me signale qu'elle secoue la tête, sûrement de désespoir d'après son ton, puis elle me tourne le dos et mes pupilles ont besoin de quelques secondes pour s'adapter à l'absence de lumière directe.

– Y a deux ans, j'ai été arrêtée à cause de ça. T'as pas été au courant ? continue-t-elle tout en poursuivant l'ascension.

– C'est pour ça que tu es allée en prison ?

– Alors déjà, pour les mineurs on appelle pas ça une prison. Et en plus, non, j'y suis pas allée à cause du Parkour. Là, j'ai juste

récolté une tape sur les doigts, mon oncle m'a engueulée, et une semaine après, c'était oublié.

– Tu vis chez ton oncle ?

– Et ma tante, ouais. Fais gaffe, y a un trou, là.

Elle s'arrête sur une marche et, à côté d'elle, je remarque en effet que quelqu'un ou quelque chose a fait une ouverture qui permet de voir l'étage au-dessous. Sympa. Rassurant.

– Bref, le Parkour c'est... T'es sérieux ? T'as jamais vu *Yamakasi* ? C'est le film référence pour la discipline. Scénar à chier, mais y a David Belle dedans, du coup ça remonte le niveau. Le mec fait toutes ses cascades, c'est un ouf. Il a popularisé le Parkour.

– T'as l'air passionnée, je remarque en faisant attention où je pose les pieds.

– C'est mon kif, clairement. C'est là, viens.

– Mais ça me dit toujours pas ce que c'est.

– Tu utilises les constructions urbaines pour te déplacer, mais genre, pas comme le font la majorité des gens. Je te montre après, si tu veux. D'abord, je termine un graph. Il me reste que la colo à faire, ça sera pas long.

Nous entrons dans ce qui aurait dû être une chambre, mais il n'y a aucun mobilier, bien sûr. La tapisserie a été arrachée de la plupart des murs au bas desquels elle pend encore par endroit. On dirait que le feu n'a pas atteint cette partie du bâtiment, car je n'en vois les traces nulle part, pas plus que dans les escaliers.

– Juste pour être sûr, je demande en l'observant sortir son matériel, on est bien d'accord que techniquement, on n'a pas le droit d'être là ?

Elle relève la tête vers moi et allume une lampe portable qui ressemble à celles que les mineurs utilisaient y a des siècles, sauf que la sienne est électrique.

– Ben non, ça fait partie du jeu. Ici, c'est un spot pour ceux qui

aiment visiter les trucs abandonnés, un urbex, tu connais ?

Je fais non de la tête, elle reprend sans commenter mon ignorance :

– Mais du coup, c’est aussi un bon endroit pour le *street art*, même si on n’est pas dans la rue. Bref, le Parkour ça se pratique partout, on mixe les plaisirs et on se refile les adresses. Ce que j’aime, c’est découvrir des spots pour grapher ce qui me prend aux tripes, tu vois ?

Pas vraiment, vu que je n’ai pas de passion comme elle. Mais je hoche la tête, je ne veux pas qu’elle se taise.

– J’ai fait un graph sur la façade qu’on voit d’en bas, mais là, j’avais envie d’une pièce plus confidentielle. Faut s’investir pour la dénicher. Je sais pas, ça me plaît cette idée que mon dessin soit découvert par hasard.

– Ça se voit.

– Et justement, le fait que c’est une propriété privée, ça ajoute à l’engagement. Tu viens pas sans un objectif. Explorer, trouver un tag, prendre des photos... ou pratiquer le Parkour.

– On risque quoi, si jamais on nous surprend ?

– Normalement, en cas de souci, je me tire en passant par des chemins où les flics me suivront jamais. Mais avec toi ? On fera les teubés et on dira qu’on n’était pas au courant. T’as peur ?

– Non. Tellement pas.

– T’es sûr ? Parce que je peux te raccompagner, si tu veux. Je reviendrai après.

– Je te dis que c’est bon, y a pas de souci.

Elle décroche sa lampe et je peux à nouveau détailler son visage. Elle arrive vers moi et, quand elle est si près que je peux sentir son souffle sur ma joue et remarquer la fossette creusée par son sourire en coin, elle la place sur mon front, l’ajuste et hoche la tête, satisfaite.

– Rends-toi utile et éclaire ce mur.

Elle s'éloigne et je me tourne vers l'endroit qu'elle m'indique. Et là, je retiens mon souffle en découvrant ce qui recouvre déjà la surface délabrée.

4

Devant moi, d'immenses poumons sont dessinés en version anatomique. L'illustration occupe une bonne partie du mur, et seuls les contours sont marqués en noir. Des fleurs représentent les organes, comme si elles poussaient sur la colonne vertébrale.

– Ouahou, c'est...

Je reste sans voix, elle non plus ne dit rien. Côte à côte, on fait face à ce qui s'apparente à une œuvre d'art. Elle pourrait ne pas y ajouter de couleur, ce serait abouti. Je n'ai rien à dire d'intéressant, les mots ne me semblent pas à la hauteur, alors je change de sujet comme un con :

– On est dans quelle partie de l'hôtel ?

– Aucune idée. On s'en tape.

Elle s'accroupit et sort du sac un tas de pots qu'elle ouvre les uns après les autres. Je reporte mon attention sur le dessin : dommage que des tuyaux le gâchent. Je me risque à le lui signaler :

– Tu as un talent dingue. Par contre l'emplacement...

– Patience, jeune Padawan ! Et merci, pour le talent. Ça m'éclate. Je pense qu'à partir du moment où tu kiffes ce que tu fais, ça peut être que réussi.

– J'adore chanter, mais je te garantis que c'est plus une torture pour les oreilles qu'un succès.

En riant, elle trempe un pinceau plat dans de la peinture. Grâce à la lampe posée à côté, je découvre les couleurs : bleu, rose, orange, vert, violet.

– T’as préparé ça à l’avance ?

– Toujours, ça m’évite de perdre du temps. Tu peux dessiner un truc, si tu veux.

Elle m’indique un mur encore vierge.

– Je vais me contenter de regarder.

– Je croyais que t’étais en option arts ? elle me demande en démarrant le remplissage des fleurs du bleu.

Comment elle sait ça ?

– Ouais, mais non. Je me suis planté, en fait.

– Pourquoi ?

J’ai toute son attention, elle s’est tournée vers moi et hausse les sourcils en attendant mon explication.

– J’ai pas coché la bonne case... Je voulais prendre maths pour gagner des points pour le bac, et puis... j’ai ripé.

– T’as ripé ?

– Je sais, c’est la honte. Je m’en suis rendu compte trop tard. J’ai pu prendre maths en plus, mais pas arrêter les arts. J’ai pas bien compris pourquoi, une histoire de quotas, je crois.

– Ah, mais grave ! T’as pas vu la pénurie de ceux qui ont pris arts plastiques en option facultative ? Ils peuvent pas garder le cours ouvert si y a pas assez de monde, tu leur as sûrement sauvé la mise.

Elle se marre et retourne à son œuvre. Et quand je dis « œuvre », c’est pas une façon de parler, honnêtement. Je me cale en tailleur sur le sol et continue d’éclairer par l’autre côté, celui opposé à la lampe. Ça évite les ombres, ça doit lui rendre service, non ?

– Et comment tu t’en sors en dessin réaliste, le matheux ?

– Tu vois les montres de Dali ? je demande après quelques instants à l’observer.

– Yep.

– Mes pommes ont vaguement cette forme.

Elle secoue la tête sans quitter le mur des yeux. Je suis hypnotisé

par ses mouvements, ça paraît si simple, à la voir faire. On dirait que le pinceau est le prolongement de sa main, qu'elle ne réfléchit pas et sait précisément où et comment le poser. C'est à la fois captivant et frustrant. Parce que je sais qu'en réalité, il faut de la pratique et jamais je n'aurai son niveau. Quand on s'inscrit par erreur dans un cours artistique, ça en dit long sur beaucoup de choses. Si je me maintiens à la moyenne, c'est uniquement par pitié de la prof. Maintenant, je comprends mieux : grâce à moi, ils ont pu conserver l'option une année de plus, du coup, ce serait salaud de me saquer.

– Viens, j'te montre.

Je mets quelques secondes à comprendre qu'elle s'adresse à moi, alors qu'on est seuls. *Dis-donc, Morgan, tu assures de plus en plus. Encore un petit effort et tu pourrais avoir l'air encore plus abruti.*

Je la rejoins, elle ajuste la lampe sur mon front et, pendant une seconde, son regard capture le mien. Dans le genre truc de ouf, un peu surnaturel, où je ne peux pas détourner les yeux. Je suis sûr qu'elle a senti la même chose, en tout cas, je l'espère. En même temps, je réalise qu'elle est plus grande que moi. Si j'étais Nic, ça me foutrait sûrement en insécurité. Mais je suis moi, ça n'a aucune importance.

Ensuite elle se met à ma droite, face à la paroi, et me tend le pinceau. Je le saisis et recule d'un pas.

– Je vais gâcher ta peinture, je la préviens.

– T'inquiète, je gère.

J'avance le bras, absolument pas sûr de mon coup, et elle se met derrière moi. Un rire nerveux me secoue.

– Quoi ?

– Tu me fais le coup du « attends, je vais t'aider » et tu vas guider mon bras en collant ton torse à mon dos et...

Je perds mes mots quand c'est précisément ce qu'elle fait.

– T’as fait foirer mon plan, Morgan. Puniton : démerde-toi tout seul.

Elle s’éloigne et je me retrouve comme un con. J’aurais dû la boucler, comme d’hab, mais c’est le souci avec moi : dès que je suis nerveux, je parle. Trop et pour dire n’importe quoi. N’importe qui avec un peu de bon sens se barre dès que j’ouvre la bouche. Tant pis, je relève le défi, à la fois vexé et flatté qu’Adrienne ait manifesté ne serait-ce qu’une seconde d’intérêt pour moi. J’applique délicatement le pinceau sur le mur, et aussitôt, elle attrape mon poignet.

– OK. Le prends pas mal, mais tu fais un pâté, là. On arrête le massacre. De toute façon, c’était un stratagème pour me rapprocher de toi et tu l’as démonté.

Avec un sourire que je serais incapable de retenir si ma vie en dépendait, je lui cède la place.

– Tu m’as pas raconté ton dépuçelage historique, finalement, elle me fait remarquer.

J’ai le choix : soit je lui dis tout, soit je maintiens la fable... Comme si c’était un vrai choix. Face à elle, j’ai envie d’être moi, sans aucun artifice, alors je lâche :

– C’est des conneries.

– Comment ça ?

– Ségolène a parié qu’elle me dépuçèlerait, vu que je suis pas hyper populaire. Ses potes et elles m’ont vu comme un challenge. Sauf qu’elles ont pas capté que tout se sait dans ce bahut. Et puis je suis pas si con, j’aurais réalisé direct qu’elle se foutait de moi.

– T’as refoulé Ségo ?

– C’était pas compliqué, elle est détestable, cette fille.

– Elle a beaucoup d’amis, quand même, note-t-elle.

– Ça l’empêche pas d’être puante. Cette fille, c’est une caricature de la reine du bal, sauf qu’elle n’a pas eu le mémo qui

stipule qu'on est en France, pas aux États-Unis.

– Grave ! Bien joué, mec !

Elle me parle sans cesser de peindre et un jardin prend vie sous mes yeux. Des ombres ajoutent de la profondeur, ici un coup de blanc donne du relief et là... Putain, elle avait prévu que les tuyaux moches et vétustes représenteraient les côtes.

– C'est écolo, comme symbolique ?

– Yep, encore une de mes qualités irrésistibles.

– Pourquoi tu dis ça ?

– Je suis féministe, ça plaît déjà pas à grand-monde. Un jour, une nana m'a dit « tu vas faire fuir les mecs, avec ton féminisme ». En vrai, ça fait surtout fuir les cons. Mais bref, mon féminisme est intersectionnel, car pour moi, c'est le seul féminisme viable.

– Je suis pas sûr de savoir ce que ça veut dire.

Elle se retourne et poursuit :

– Je suis convaincue que tu peux pas juste défendre les droits des femmes, et que le patriarcat fait du mal à l'environnement, aux personnes non-valides, aux minorités opprimées, aux personnes racisées... C'est un tout, quoi.

– T'es militante ?

– J'essaie, à ma façon.

– Et la diversité de tes fleurs, à la place des poumons, c'est ta façon de militer ?

– C'est ça.

– Il te manque une côte, je lui fais remarquer.

– Hein ?

– Là...

Je m'approche et lui indique l'endroit de l'index, sans toucher de peur d'abîmer la peinture.

– Vu comment tu as orienté ton dessin, il faudrait une côte, juste là.

– T’as raison, bien vu ! Dessine-la pendant que je continue la colo.

Elle récupère un crayon dans le sac et me le lance.

– On vient d’établir que je suis pas doué, je lui rappelle, comme si elle avait des problèmes de mémoire à court terme.

– Tente, au pire je repasserai par-dessus.

– T’as carrément envie de détruire ton chef d’œuvre...

Je n’ai pas la fibre artistique, mais je suis plutôt doué en anatomie. Alors je me fie à ma mémoire et représente l’os de la manière la plus réaliste possible. Je respecte les proportions et m’applique afin que ça corresponde à la perspective.

– Ben tu vois, quand tu veux ! Maintenant, tu me sauverais la vie si tu roulais un pétard : j’ai pas prévu mon coup et j’ai de la peinture plein les mains.

J’ai envie de lui dire qu’elle fume trop, mais ça risquerait de la braquer. J’ai encore envie de l’écouter parler. Puis pour le coup, je maîtrise. Je retourne m’asseoir et ai déjà l’impression d’être en terrain familier, puisque je récupère naturellement la boîte avec le matos dans la poche avant du sac.

– Pourquoi t’as voulu parler de dépucelement ? C’est bizarre comme entrée en matière, non ?

– Je t’ai dit, c’est l’info qui tourne au lycée en ce moment.

– Mon prétendu dépucelement, tu veux dire ?

– Ouais, et puis je me suis dit que si on parlait du tien, fallait que j’accepte de parler du mien, c’est équitable.

– Je me souviens pas de la rumeur.

– C’est cool, tant mieux. C’est pas super intéressant.

– Si, puisque ta famille pense avoir son mot à dire.

– Y a un truc que je t’ai pas dit.

Elle continue de coloriser son dessin, et moi de rouler.

– Ma famille est catho, du genre extrême. Tu vois la manif contre

le mariage gay ?

– Je m’en rappelle, oui.

– Ben ils y étaient. Moi aussi, mais pas dans le même camp.

– Chaud...

– C’est des cons. Ils ont leur propre morale hypocrite : faut soi-disant aimer son prochain, mais seulement s’il est de la bonne couleur, de la bonne orientation sexuelle, tout ça... Du coup, quand j’ai couché pour la première fois, je leur en ai parlé, et je leur ai dit que c’était avec un rebeu. T’aurais vu leurs tronches ! J’ai cru que j’avais provoqué un anévrisme à mon daron !

– Tu savais qu’ils te mettraient dehors ?

– Je m’en doutais. Je veux pas faire de la psycho de comptoir, mais je pense que c’était ma façon de me barrer.

– Et du coup, t’es allée chez ton oncle et ta tante...

– Ma tante, ça allait. Mon oncle, c’est aussi un con. Un con fini. Je leur ai pas menti, j’ai direct expliqué pourquoi mes vieux m’avaient mise dehors, et il me voit aussi comme une pute. C’est le mot qu’ils utilisent, pas moi : j’ai rien contre les putes.

– Je les connais pas, alors je vais peut-être m’avancer, mais tu crois qu’ils t’auraient accueillie, si ça leur posait vraiment un problème ?

– Ils sont pas souvent là. Et puis maintenant que j’ai 18 ans, ils vont se lasser de mes conneries.

– Et du coup, tu les arrêteras pas, tes conneries ?

– Putain, on dirait mon oncle !

Je remarque sans le dire qu’elle ne répond pas à ma question. Je ne suis personne pour lui faire la morale, surtout que je termine de rouler le pétard et que je le lui tends. Dans la catégorie hypocrisie, je voudrais le fils, celui qui fait le contraire de ce qu’il conseille.

– Allume-le, dit-elle en secouant la tête.

Je m’exécute et aspire longuement la première bouffée. Celle

qui est à la fois agressive et apaisante. Pas sûr que ce soit la meilleure chose à faire, fumer avant de descendre cette pente où je perdrai probablement la vie quand on repartira. Mais Adrienne a l'air d'en avoir pour un moment, les effets se dissiperont sûrement d'ici qu'on s'en aille. Je me lève et me poste à côté d'elle, j'attends qu'elle m'accorde son attention. Puis je ne sais pas ce qui me prend (un coup de folie, la beuh qui me monte à la tête, l'impression d'être coupé du monde et de pouvoir être quelqu'un d'autre... Tout ça à la fois, ouais), mais je place le joint côté fraise dans ma bouche et m'approche d'Adrienne. Elle sourit et accepte la soufflette, ses lèvres si près des miennes qu'on pourrait presque qualifier l'échange de baiser. Presque, pas tout à fait.

Ensuite je lui tends le côté du filtre et le tiens pendant qu'elle tire quelques bouffées. Tout ça sans jamais cesser de nous regarder. Avec d'immenses poumons fleuris entre nous. Le romantique qui ne sommeille pas du tout en moi, donc parfaitement éveillé, adore cette symbolique. Adrienne me rend le bédo et s'affaire à nouveau à peindre. Comme si les miens, de poumons, n'étaient pas en galère pour faire leur job. Respirer, soi-disant, c'est naturel, y a pas à réfléchir. Là, je prends conscience de la difficulté de chaque inspiration. Malgré l'absence de sagesse, l'herbe que j'ai fumée, notre isolement et le besoin d'être quelqu'un d'autre... je ne suis pas capable d'avancer de ce pas, ces quelques centimètres qui me donneraient peut-être ce dont je rêve. À quel moment ai-je eu autant envie de cette proximité ? Je crois que c'était pile quand j'ai ouvert les yeux, après mon *black-out*, et qu'elle était là.

Tu crains Morgan, t'es désespéré et elle va s'en apercevoir. Elle te plantera là tout seul comme un con parce qu'elle te plaît trop et que tu es trop nul pour faire semblant.

Elle s'absorbe dans son travail et je l'observe sans plus aucune timidité. Oui, je mate aussi son cul, oui, j'agis comme un putain de

voyeur, au point où j'en suis, hein, repéré pour repéré. Mais si elle ne voulait pas que je l'admire, captivé par ses mains qui donnent vie à son dessin dans les ruines d'un hôtel, elle ne m'aurait pas amené ici. Elle aurait proposé de me déposer et serait partie. Au lieu de ça, elle s'encombre d'un mec trouvé sur le toit d'une boîte où il n'a pas été foutu de draguer, comme c'était le plan, et qui pourrit sûrement sa nuit.

Ou alors, les quelques regards qu'elle me lance de temps en temps, (chaque fois qu'elle plonge le pinceau dans la peinture ou qu'elle change de couleur), signifient qu'elle a autant envie de m'embrasser que moi de lui sauter dessus ?

Je dois me sentir trop à l'aise, car je perçois presque les mots quitter mon cerveau et cheminer jusqu'à mes lèvres, et j'anticipe la vibration que les articuler provoquera sur ma langue. Pourtant, je ne me retiens pas de parler même si je regrette la phrase qui résonne entre nous avant même de l'avoir prononcée :

– Tu crois qu'il faut être amoureux pour coucher ?

5

Si je ne la matais pas avec insistance, pas sûr que j'aurais remarqué l'hésitation d'une microseconde dans ses gestes. Comme je ne la quitte pas des yeux, je sais que ma question l'a autant déstabilisée qu'elle m'embarrasse.

– Désolé, de fois j'ai des... comment on dit...

– *Brain fart* ? elle propose en se tournant vers moi. Tu parles sans réfléchir et tu lâches des trucs qui te donnent envie de t'enterrer ?

– Ouais, ça.

Je fixe le mur, m'appliquant à ne surtout pas croiser ses yeux que je sens sur moi. C'est pas seulement qu'elle me regarde, en fait : elle me voit. Je ne sais plus trop si ce que je pense a une logique. J'ai peur d'oublier les idées qui me traversent l'esprit, alors je dégaine mon portable et ouvre l'appli de prise de notes. Je me concentre et tâche de reporter sous forme de liste ce qui me vient.

- Adrienne ne regarde pas à travers moi comme si j'étais transparent
- Son cul est démentiel
- Je sais qu'elle n'est plus vierge
- Je suis sûr qu'elle me trouve teubé
- Teubé, c'est presque bite en verlan
- Le verlan est *has been*
- Même l'expression « *has been* » est *has been*, ça fait comme un *has been* au carré

- Sauf que c'est sans fin, et putain, je sais plus ce que je pensais
- J'ai envie d'embrasser Adrienne, mais j'ai peur de pas savoir où foutre mon nez
- Ce serait hyper pratique d'avoir un nez amovible

– T'écris quoi ?

– Hein ?

Je me redresse trop vite et il me faut quelques respirations avant de raccrocher les wagons.

– Oh rien, des choses. Pas importantes. Ce qui me passe par la tête. Pourquoi je n'arrive plus à juste me taire ?

Elle se marre et s'accroupit devant moi, puis me fait signe de lui tendre le tarpé. Ben voilà, maintenant je pense en verlan, bien ouej. Je rallume le joint et elle me sourit en attendant que je le replace dans sa bouche.

– Merci, mec. T'es chelou. J'aime bien.

Elle n'attend pas que je réagisse et j'ai envie de dire : heureusement. Parce que je pense que j'ai bugué. Elle m'aime bien moi, ou le fait que je sois bizarre ? Peut-être qu'en réalité, elle est juste polie parce qu'on est coincés ici ensemble et que ce serait la merde de me balancer que je suis un connard. Bonjour l'ambiance, après.

– Fini, t'en dis quoi ?

Je reporte mon attention sur le mur et c'est dingue. Complètement dingue.

– Ça craint si je te dis que j'ai l'impression de les voir se gonfler ?

Je me lève sans attendre sa réponse et m'approche. On est là depuis combien de temps, d'ailleurs ? Ah non, c'est hyper... je sais pas... Elle a provoqué un court-circuit dans mon cerveau, avec son dessin.

– C’est comme des tas de petits organismes, je murmure.

– Ouai, t’aimes ?

– C’est ouf... Agony ? je déchiffre en bas.

– Mon pseudo.

– Pourquoi ?

– Pourquoi pas ?

Impossible de détacher mes yeux de son graph, jusqu’à ce qu’elle m’arrache à ma contemplation en proposant :

– Tu veux voir un truc démentiel ?

– Ça dépend, faut grimper ?

– T’inquiète, je te laisserai pas te péter la gueule. Enfin peut-être que si, mais pas de bien haut, promis.

Elle ramasse la lampe et je m’accroupis pour rassembler le matos. Je n’ai pas le temps de capter ce qui se passe : elle attrape ma main et m’aide à me relever. Je la suis en pensant en boucle « elle a pas lâché ma main, putain, elle a pas lâché ma main » et je savoure la sensation de sa peau chaude d’avoir tenu le pinceau contre la mienne, fraîche. Le négatif de tout à l’heure, quand on montait.

C’est bizarre de donner la main à Adrienne. De donner la main à quelqu’un tout court, si on y pense. Je crois que ça ne m’était plus arrivé depuis que j’étais gamin, avec ma mère, pour traverser ou qu’elle ne me perde pas au supermarché. Je ne suis normalement pas très tactile. Là ? J’ai envie que l’intégralité de mes presque deux mètres carrés d’épiderme entrent en contact avec les siens. Qu’on ne puisse plus rien glisser entre nous. Même pas un soupir. Faut que j’écrive ça aussi, parce que c’est sûr : je vais oublier. Et j’ai tellement pas envie que ces pensées qu’elle fait naître m’échappent. C’est con, je sens que c’est déjà le cas. Y a un caractère furtif dans ce moment, presque urgent. Une petite voix dans le fond de mon crâne me répète de profiter. Alors je profite et j’ose resserrer mes

doigts autour des siens. Légèrement, de quoi me donner l'impression d'être courageux. Je ne suis pas certain qu'elle l'ait senti, elle ne réagit pas. On monte des escaliers et la seule chose dont je sois conscient, c'est nos mains liées.

Trop tôt, elle me lâche et se hisse sur un amas de gravats. Dès qu'elle est en haut, elle me tend le bras.

– J'suis pas convaincu, je peux t'attendre ici.

– Tu me fais le coup du « laissez-moi là, je vais vous ralentir » ?

Je ris et j'apprécie cette sensation dans ma poitrine. *L'insouciance*. C'est pour ça que moi, le type le moins sportif que je connaisse, en chemise blanche et jean ajusté, je trouve que c'est judicieux d'escalader un bâtiment en ruine. Je la laisse m'attirer à son niveau et devine qu'avec le Parkour, d'après ce qu'elle m'en a dit, elle serait déjà loin, et que oui, je la ralentis.

– Tu réalises que je suis un boulet ? je demande en la suivant et tentant de marcher dans ses pas.

J'ai toujours la lampe frontale, c'est hyper pratique, ce truc. Faut que je m'en achète une. Enfin, je n'en aurais pas l'utilité, mais quand même, c'est une invention de génie.

– Pourquoi tu te dévalorises, Morgan ?

– J'aime bien quand tu utilises mon prénom. Je trouve que ça donne du poids aux mots. Comme si tu ajoutais une intention à tes paroles.

– Mec, t'es foncé...

– Hé, je savais que le verlan n'était pas mort ! Et crois-moi, oui je plane, mais c'est juste moi, même sans la beuh. J'ai été livré sans filtre. C'est pour ça que je suis puceau, je suis sûr. Même pas un bisou, que dalle. Le désespoir de ma vie. Je vais arriver à la majorité et...

Je me tais soudainement en percutant tout ce que je viens de livrer sur moi. OK. Plan B : est-ce qu'on est vraiment hyper haut ou

ai-je encore une chance de me tirer discrètement ? Je relève la tête et regarde autour de nous : trop haut. Merde.

– T’es barge : tu viens de m’avouer un truc dingue tout en me faisant une démonstration de cet aveu ! Je suis sûre que ça doit porter un nom, comme figure de style.

– Je ne suis pas vraiment puceau, je tente de me rattraper.

– Si, tu l’es. Et tu sais quoi ? On s’en fout.

Elle se retourne et je m’arrête pile avant de lui rentrer dedans. Elle me fixe sérieusement et répète :

– On s’en fout. Y a pas de règle. Baiser avant 18 ans, c’est pas une obligation, dans la vie. OK ?

– Baiser avant 18 ans..., je répète lentement.

– Moi je suis crue, toi ça te va moins bien.

– Je croyais qu’on s’en foutait, des règles. Je peux être vulgaire si je veux, non ? je réplique en levant le menton.

– Tu peux. Je te dis juste que ça te vient pas naturellement, et ça se voit. Et je préfère que tu sois toi. Authentique.

Elle met un terme à cette conversation bizarre en me tournant à nouveau le dos et en reprenant son chemin.

– C’est encore loin, ce que tu veux me montrer ?

– Arrête de te plaindre et regarde où tu mets les pieds.

Les siens évoluent avec légèreté, on dirait qu’elle connaît les lieux par cœur, même de nuit. C’est sûrement le cas. Moi, je fais bien gaffe. Ce serait con de me ridiculiser en me vautrant comme une vieille bouse.

On monte encore d’un niveau en escaladant par un trou dans le plafond. Je commence à m’inquiéter pour le retour, mais Adrienne semble savoir ce qu’elle fait. À moins que son plan soit de me jeter du toit, elle doit bien se douter qu’il va falloir redescendre. Et justement, le toit, on y arrive. Je devine que c’est notre destination quand elle ralentit le pas. Je sens un schéma : elle, moi, les toits...

Elle s'arrête au milieu des débris et de tout ce que la nature a envahi au fil du temps, depuis que le bâtiment est à l'abandon. Elle lance la main en arrière sans me regarder et chope mon bras pour me ramener à sa droite.

– Lève les yeux, Morgan.

J'observe son profil encore quelques instants, je les lui vole, ces secondes, alors qu'elle fixe quelque chose en hauteur. Puis je fais ce qu'elle me demande. À la lumière de la lune, je devine une énorme fresque. Ce n'est pas tant les dessins, dont je ne perçois que quelques traits, qui captivent mon attention que l'emplacement qui me subjugué.

– C'est de toi ? je l'interroge sans détourner le regard de l'espèce de cheminée qui trône, hors de portée, au milieu de ce qui pouvait être le système de climatisation ou je ne sais quoi.

– Yep. Ça te plaît ?

– C'est ouf.

– Je t'avais prévenu.

– Mais comment tu as fait ?

– Tu veux voir ?

Je détourne enfin les yeux du graph bien trop haut pour être réaliste, et Adrienne lève la main. Comme un con, je crois qu'elle va la poser sur ma joue. Sans raison, hein, donc voilà... *hors sujet, Morgan*. Bref, elle voulait récupérer la lampe.

– T'essaies de m'aveugler pour que je me pète la gueule avant même d'avoir démarré la démo ?

– Désolé.

– J'en ai besoin, si je veux pas m'écraser devant toi. Ou pire, *sur* toi.

Elle cale l'élastique autour de sa tête et c'est à mon tour d'être ébloui.

– Tu verras pas tout.

– On pourra revenir quand il fait jour, je lance sans réfléchir.

Elle ne répond pas, elle est déjà au pied de la pseudo-tour. Le point lumineux m'indique dans quelle direction elle regarde, et la lune est suffisante pour me permettre de suivre son ascension. L'auréole que forme la lampe frontale autour d'elle progresse bien trop vite à mon goût. Je commence à flipper. Si elle tombe, je fais quoi ? Je ne suis même pas sûr de retrouver le chemin pour sortir du bâtiment, encore moins pour redescendre à la voiture. Et puis je n'ai pas mon permis. Je ne sais pas conduire, enfin je connais la théorie, mais ça ne suffira pas si je dois lui sauver la vie et...

– Alors ?

Sa voix me parvient très clairement. Dans le silence et loin de tout, les mètres qui nous séparent n'ont aucune importance. Mon angoisse s'apaise en constatant qu'elle se tient à quelque chose. C'est solide ? Faut pas que je recommence à stresser. Elle sait ce qu'elle fait : elle a peint toute une fresque sans se casser la gueule. Bon signe, non ?

– Alors t'es complètement dingue ! je réponds en haussant le ton.

– Je plane, mec, j'étais jamais montée après avoir fumé !

J'avais pas réalisé ! Je panique à nouveau.

– Reviens, putain ! Lentement ! Genre, tombe pas !

– Merci pour le conseil, Morgan, tu gères !

Elle ne bouge pas pour autant et poursuit :

– Tu sais à quoi j'avais pas pensé, là-haut ?

– Avoir du bon sens ? je réponds en m'approchant, alors que clairement, je ne sers à rien.

À la limite, je pourrais amortir sa chute... Et encore, je ne suis pas assez épais.

– T'es con ! J'avais jamais pensé à faire ça !

Je la fixe en priant les dieux auxquels je ne crois pas. On ne sait

jamais, sur un malentendu, y en aura un qui m'entendra et prendra pitié d'un ado perché. Littéralement. C'est pas drôle. Si putain, c'est drôle. Je ne devrais pas rire.

– Je suis la reine du monde ! hurle Adrienne au-dessus de moi.

Ma retenue vole en éclats et un fou rire s'empare de moi alors qu'elle répète cette phrase plusieurs fois, en se marrant de plus en plus, ce qui fait que sa dernière tentative ressemble à « Reine... monde... ». Et j'adore entendre son rire. Il s'envole dans les airs et pleut sur moi en petites notes. Chacune d'elles vient se loger tout près de mon cœur, c'est sûr, parce que je crois que je tombe amoureux de son rire. On peut aimer un rire ? J'ai envie que ce soit possible, et elle a dit qu'on s'en foutait, qu'on faisait ce qu'on voulait. Alors fuck, ouais, je tombe amoureux de son rire. Maintenant. Et je n'ai pas besoin de noter ça, je sais déjà que je me souviendrai toujours de ce moment.

6

Je n'ai aucune idée de la façon dont j'ai réussi à retourner entier à la voiture. Quand Adrienne est redescendue de son perchoir, elle a déclaré qu'elle voulait se baigner et m'a proposé de profiter de la piscine de son oncle et sa tante qui sont absents. Je crois que je suis resté bloqué à me repasser mentalement son rire et que j'ai suivi le mouvement par automatisme. C'est sûrement mieux, ça m'a évité de trop réfléchir au chemin inverse que j'appréhendais. Et là, Adrienne arrête la voiture devant une villa dans un quartier que je connais bien, puisque Léa vit quelques rues plus loin.

– Je savais pas que tu habitais ici.

– J'y suis plus trop souvent.

Elle ne me donne pas plus d'informations. Le portail s'ouvre après avoir appuyé sur une petite télécommande accrochée à son porte-clefs, elle se gare dans l'allée et se tourne vers moi.

– T'as la patience de te changer, toi ?

– Quoi ?

– Le premier à l'eau !

Elle sort de la caisse et je ne suis pas assez réactif, je le sais déjà. Le peu d'instinct de compétition que je possède décide de faire une apparition :

– C'est de la triche ! Je sais même pas où je vais ! je crie en essayant de la suivre.

Je trébuché au moment où elle se retourne pour me rejoindre sans cesser de courir. Je me stabilise et elle me tourne autour en

sautillant, cette barge.

– Ben alors, qu'est-ce que tu fous ?

– Je cueille des fraises, je réponds sans me dérider. T'as pris un taz ou bien ? T'es déchaînée !

– C'est le Parkour, ça te balance une dose d'adrénaline dingue ! Faut que je bouge !

– T'arrêtes pas de bouger !

– Ramène-toi !

Elle a déjà instauré une habitude entre nous : celle de me toucher et de m'embarquer dans son délire. Cette fois, elle attrape mon poignet et je me cale sur son rythme pour pas qu'on s'étale tous les deux. C'est bizarre d'avoir ce réflexe de la laisser physiquement me diriger. Un peu émotionnellement, aussi. Bizarre bien, mais bizarre quand même. Je ne me sens aussi à l'aise qu'avec une seule personne, ma meilleure amie, et on n'a pas cette connexion, avec Adrienne.

Elle pousse un portillon et une piscine s'étend presque à nos pieds.

– Tu m'avais pas dit que tu étais riche, je souffle en prenant conscience du luxe évident de l'installation.

Je l'entends s'éloigner et soudain, des lumières s'allument : autour et dans la piscine. Incroyable ! Les reflets des ampoules dans l'eau sont surréalistes !

– C'est bon, tu vas pas encore te plaindre si *maintenant* je dis : « le premier à la flotte » ?

Elle ne me laisse pas le temps de répliquer, je vois ses fringues voler et je capte dans un flash qu'elle vient de se foutre à poil avant de plonger. Merde ! Un vrai bain de minuit ? Je suis encore planté là quand elle émerge, la tête inclinée vers le ciel. Ses cheveux bruns sont plaqués en arrière et ses mouvements troublent la transparence de l'eau. Non pas que j'essayais de voir quoi que ce

soit. Pas mon genre. Du tout. Puis on ne voit rien, de toute façon : c'est flou.

– T'as perdu, Morgan. T'es nul à ce jeu !

– Ben...

Je n'ai rien à dire, je me tais. Pour une fois que je parviens à endiguer le flot de conneries qui pourraient me décrédibiliser...

– T'as la trouille de te mettre à poil devant moi ?

– Non...

– Si. Là, tu cogites et tu flippes.

– Dis pas n'importe quoi, je suis juste trop défoncé pour...

– Tu mens, maintenant ?

– Je...

– Je me tourne, si tu veux, pour préserver ta pudeur.

– Tu te fous de ma gueule, là ?

– Moi ? J'oserais jamais.

– Je t'emmerde, Adri.

– J'aime bien ça, « Adri ». Y a plein de trucs que j'aime bien, chez toi, t'as remarqué ?

– Tu es toujours aussi bavarde ? Puis je te rappelle que t'es...

– Complètement nue, ouais. Je te dis que j'aime bien plein de trucs chez toi sans une seule fringue sur le dos. T'imagines pas ce qui se passe là-dessous.

– Oh putain... Tu fais exprès ?

– Non, je t'ai dit : j'oserais pas.

– Tu m'emmerdes !

– Y a deux secondes, c'est toi qui m'emmerdais. Faudrait te décider et... Ben voilà !

Sérieux, elle se prend pour qui à me... à me... à me dire qu'elle aime des choses sur moi et... Dans quel monde on vit, hein ? Et merde, je pense comme mon père parle quand il s'emballe sur un sujet qui l'offusque. Je retire mon caleçon, dernier vêtement sur

moi, en notant qu'Adrienne ne s'est en réalité pas détournée comme elle me l'a proposé. Et que je m'en tape. Pas au point d'affronter son regard, ceci dit. Tant pis, je saute en faisant la pire bombe de l'histoire des bombes et c'est la première fois que je me baigne sans maillot. C'est... libérateur. Je reste immergé le plus longtemps possible, jusqu'à ce que mes poumons protestent et me poussent à aller chercher l'oxygène. La tête hors de l'eau, j'aspire une énorme bouffée d'air et mes yeux se posent sur Adrienne qui n'a pas bougé du rebord. Elle y est accoudée, face à la paroi de la piscine, la tête tournée pour m'observer.

– Tu vois que t'es pas trop déchiré pour te baigner, lance-t-elle en affichant un sourire satisfait.

– Je le suis. Si je me noie, tu auras ma mort sur la conscience. Et comme épitaphe, je veux « ci-gît Morgan Leconte, qui est parti comme il est venu : dans le plus simple appareil ».

Elle rit à ma blague pas si marrante que ça. Soit elle est bon public, soit elle plane toujours. Moi, moins. Je ne suis pas assez *stone* pour ne pas me rendre compte de la situation. Ou alors si, je le suis encore, vu que je me rapproche d'elle. Elle me regarde arriver, ses yeux rient toujours, un peu plissés. Je m'arrête à côté d'elle et prends appui sur la margelle. C'est con de ne pas avoir pied, je pourrais couler en oubliant d'agiter les jambes, à force de rester bloqué sur elle bloquant sur moi. Un cercle vertueux d'observation, mais un peu vicieux quand même.

– Parfois, je voudrais que le temps ralentisse, pas toi ? je lâche tout doucement, pour ne pas déranger.

Déranger qui ? Je sais pas trop... Quoi ? Ce truc qui se passe. Sûrement.

– Pas qu'il s'arrête, juste qu'il ralentisse ?

Je réfléchis à sa réponse, sur fond de clapotis quand elle bouge légèrement le bras. J'essaie de ne pas penser qu'on est à poil et que,

à peine quelques centimètres, et on pourrait se toucher. Mais dans l'eau, c'est pas vraiment une caresse, si ? Y a toujours un élément qui fait barrière.

– Non, s'il s'arrête, tu peux pas profiter des détails. Tu sais, ces choses qui se déroulent si vite que ça joue au flipper sur ta cornée. Et les mouvements sont trop rapides, alors ils disparaissent.

– Faut pas accélérer le temps non plus, alors. Sinon tu loupes tout, et même toi, tu disparais, elle ajoute d'un air entendu.

Je souris pleinement, ça m'en fait presque mal tellement je suis heureux qu'elle comprenne. Souvent les gens me regardent bizarrement, comme si j'avais dit une énorme connerie et que leur cerveau avait bugué à cause de moi. Adrienne a de suite capté mon raisonnement.

– Au ralenti, c'est le mieux. T'imagines, tu te revisionnes une scène, mais super lentement. Tu vois tout. Et tu as le temps de goûter à chaque milliseconde. La vie, ça passe en un claquement de doigts.

Je frotte les miens pour illustrer, je parle beaucoup avec les mains. Je ne suis pas italien, pourtant. C'est pour éviter la confusion, justement, mieux me faire comprendre. Mais j'avais oublié que ma main était dans l'eau. Du coup ça fait pas « clac » et c'est un clapotis de plus. Pas grave, je continue.

– Au ralenti, tu entends tout. Le moindre souffle devient une symphonie.

– T'es foncé, mec, j'adore.

– J'te jure, tu entends les milliards de particules d'un soupir éclater, mais elles éclatent pas en même temps. Chacune va à son rythme, c'est complètement ouf, ça fait comme une chanson.

– Quand je respire, c'est de la musique ?

– Grave. Moi je l'entends presque. Si je ferme les yeux et qu'on arrête de parler, je pourrai saisir quelques notes.

J'abaisse les paupières et j'attends qu'il n'y ait plus que le silence entre nous. Encore du clapotis. J'aime bien, mais...

– Garde les yeux fermés, Morgan. Je vais composer une musique sur tes lèvres.

Ma respiration à moi, elle se coupe. Enfin presque. Sinon je serais mort et je veux pas clamser avant d'avoir été embrassé. Au moins une fois. Je n'ai jamais goûté la bouche de quelqu'un d'autre. Et je sais qu'Adrienne va le faire. J'essaie de ne pas bouger, puis surtout je lui obéis. Je voudrais la voir s'approcher, sauf que j'ai trop peur qu'elle change d'avis.

Elle ne change pas d'avis.

J'ai l'odeur du chlore dans les narines, la saveur d'Adrienne contre ma peau. Elle me frôle à peine, de quoi me donner envie de plus, plus, bien plus. Et d'avoir le pouvoir d'ordonner au temps de *prendre* son temps. Que je puisse entendre la partition, la deviner au moins, mais le temps n'en a rien à foutre de ce que je veux, il continue. Trop vite pour moi, du coup je sais plus. Je sais plus si c'est elle qui a d'abord posé une main sur ma taille ou si c'est moi qui ai faufile les doigts dans ses cheveux humides. J'ai oublié, je dois me concentrer pour rattraper mon retard. Parce que sa langue est déjà dans ma bouche, elle caresse la mienne ; ça y est, je suis là. Puis c'est tout mon corps qui nous rejoint, c'est brutal et soudain, et beau, et tendre, et intense. Et c'est nous. C'est l'eau qui finalement n'est pas une barrière, parce que ses seins contre mon torse, je les sens de ouf. Mais genre, ça brûle presque, ça n'a pas de sens, vu qu'on est dans la piscine. Ça devrait pas brûler. De toute façon, c'est pas une brûlure douloureuse. C'est plutôt une sensation de trop et pas assez à la fois. Mes dents se cognent aux siennes, elle réagit pas, elle m'embrasse encore. Et même que je l'entends, cette chanson, putain, je l'entends... Je l'entends en moi, pas dehors, c'est un son que je perçois, qui *me touche*. Il s'imisce dans mes organes et

impose son rythme à mon cœur. Ses lèvres sont douces, ses doigts frais sur ma taille, c'est étrange. Étrange bien. Étrange génial, même. Étrange... je voudrais en effet que le temps ralentisse et qu'il me laisse vraiment profiter, parce que ça va trop vite. C'est toujours trop rapide pour moi et ça me frustre. Et là, on dirait qu'elle sait : elle freine. Mais pas pour stopper, j'ai pas peur de ça une seconde, elle écoute, elle aussi, elle a envie d'entendre. Et après, ça s'atténue et je peux enfin tout percevoir. La douceur de nos langues qui se cherchent, la pression de nos lèvres scellées et la musique. Surtout la musique. Celle de nos souffles qui se mélangent et se percutent et ça fait une explosion dingue de particules en harmonie. Y a pas de dissonances quand on s'embrasse, c'était pas possible de toute façon. Je veux la voir, cette chanson qu'on a composée sans le faire exprès : j'ouvre les yeux.

7

– T’as pas fermé les yeux, toi, je l’accuse.

Elle éloigne son visage du mien et je regrette déjà. D’avoir regardé. Parlé.

– Je voulais te voir.

Elle met de la distance entre nous et je me sens con en laissant ma main retomber dans l’eau. Ça fait un bruit moche qui gâche ce moment. Ce son, je ne veux pas m’en souvenir. Puis je vois son expression. Mes insécurités se ramènent, alors qu’on ne les a pas invitées.

– J’embrasse comme un cul ?

Elle écarquille les yeux et éclate de rire. Je tombe un peu plus amoureux. C’est nul, le coup de foudre, c’est pour la fiction. Et du coup, je vis dans une fiction, c’est ça ? Parce que putain, je sais que je tombe amoureux et que je la connais à peine et que ça n’a pas de sens. S’il faut, Adrienne est une détraquée qui torture des chatons dans sa cave.

– T’as une cave ? j’enchaîne alors qu’elle rit toujours.

Elle secoue la tête et se détourne de moi pour se hisser hors de l’eau. La vache. Elle n’a aucune pudeur, c’est...

– Je sais que tu me mates encore, elle lance sans se retourner.

– Tu t’exhibes, en même temps, je n’ai pas trop le choix, je me justifie.

– Vrai. Viens, j’ai la dalle.

– J’avoue que moi aussi.

Elle ramasse ses fringues et enfile sa culotte qui colle direct à ses cuisses où l'eau a laissé des tas de petites gouttes qui soudent le tissu à sa peau, puis son t-shirt. Je la suis parce que j'ai faim, mais j'essaie de capturer cette sensation. Celle qui me serre le bide, fait crépiter mes pensées de mille questions, et qui n'a rien à voir avec l'envie de manger. Je ne lui demande rien, elle ne répondra pas. J'ai déjà compris comment elle fonctionne. C'est marrant d'avoir la certitude de connaître quelqu'un par cœur alors qu'on s'est vraiment parlé pour la première fois il y a quelques heures. C'est marrant, parce que je sais que je ne la connais pas vraiment.

– Tu restes à poil ? Comme tu veux, hein, mais j'ai jamais kiffé me balader la vulve à l'air. Alors des couilles, j'imagine pas les risques ! C'est super dangereux, ça m'angoisse.

Je cligne des paupières et assimile que je suis planté à côté de la piscine, mes vêtements dans les mains. Effectivement, je suis toujours nu. J'ai perdu au moins une minute. Je ne sais pas ce qui s'est passé pendant les dernières soixante secondes. Et a priori, ça la fait rire.

– Tu ne souris jamais quand je te croise au lycée, je remarque en manquant m'étaler car j'essaye de mettre mon calbut tout en avançant.

Je sais pourtant que je n'ai aucune coordination, mais j'ai peur de me réveiller et qu'elle disparaisse. Genre, c'était un rêve, le pire scénario de film où tu te tapes deux heures pour découvrir que rien ne s'est réellement produit. Et ma vie est assez pute pour que ça m'arrive, je ne me fais pas d'illusion. Si y a bien un type qui pourrait subir cette sorte de rêve, c'est moi. Alors je me dépêche, quitte à me rétamer. Ça en vaudrait la peine, du moment qu'elle reste dans mon champ de vision.

– Je souris quand j'ai une bonne raison de le faire, répond-elle en s'engageant sur une allée dallée.

– C’est moi la bonne raison, alors ? j’insiste en rattrapant mon jean qui s’échappe de mes bras.

– Ça doit être toi.

– Mais j’embrasse mal. OK. Tu pourrais me dire comment m’améliorer ? Parce que moi, j’ai pas trouvé que t...

Je me cogne contre elle.

– Tu peux prévenir quand tu t’arrêtes ? je râle en récupérant mes fringues étalées sur le sol.

Quand je me redresse, elle me fixe comme si... je sais pas. Mais elle me fixe.

– J’ai pas dit que t’embrassais mal, Morgan.

– Pas besoin, je le vois.

– Ne pense pas à la place des autres, c’est un truc qui m’agace.

Je ne dis rien, je ne comprends pas comment on est passés de ce baiser mortel dans la piscine à cette ambiance de merde. Elle est contrariée, je ne comprends pas pourquoi et vu qu’elle joue à la nana mystérieuse, je n’en saurai rien. Je tente quand même :

– J’ai dit ou fait quelque chose qui t’a gonflé ? Je préfère savoir. Parce que je peux appeler un Uber pour rentrer. J’aime pas de ouf me taper l’incrust’, et là, clairement, tu préférerais te faire arracher les poils des narines à la pince à épiler plutôt que passer un moment de plus avec moi. Je pensais que tu étais une meuf réglo, cash, tu vois ? Mais t’es comme les autres : faut te décrypter, et je suis nul à ce jeu.

L’air de la nuit fait frissonner tout mon corps. J’enfile mon jean sans plus lui prêter attention. Je sais que je ne suis pas un gars super cool, mais ça ? Me rouler une pelle et me balancer un seau glacé à la gueule dans la foulée sans s’expliquer ? Ben non, je ne suis pas non plus un punching-ball émotionnel. Si quelqu’un a un problème avec moi, il m’en parle et on en discute. Mais rien dire ? Ce n’est pas la solution, c’est complètement con et même immature de se la

jouer mutisme énervé. Je ne lis pas dans les pensées, hein !

– Heureusement que tu lis pas dans les pensées, tu prendrais peur.

– J’ai réfléchi à voix haute ? je demande pour m’assurer qu’elle ne lit pas dans *mes* pensées.

Elle se contente de sourire pour toute réponse. Je recule et elle tend la main pour me retenir. Ses doigts enserrant mon coude, ses yeux braqués sur les miens. L’éclairage de la piscine est dans mon dos : je la vois bien, et elle a l’air triste. D’un coup, c’est comme si on venait de lui annoncer une mauvaise nouvelle.

– Si je t’embrasse encore, tu en voudras plus. Et j’ai pas plus, Morgan. J’ai ce que tu vois là, maintenant.

– Tu te fous de ma gueule ?

Cette fois, c’est moi qui m’énervé. Je ne m’énervé jamais. C’est peut-être son super pouvoir. On en a tous un, je n’ai pas encore trouvé le mien. Mais le sien, ce serait de réussir à me faire péter les plombs alors que j’ai la réputation d’être toujours zen.

– Y a deux secondes, tu me dis de pas penser à ta place, mais tu fais quoi, là ?

– T’as raison. Désolée.

– Je t’ai pas demandé *plus*, j’ai voulu savoir si j’embrasse bien. T’es la première, c’est normal que je me pose la question, non ?

– T’embrasses mieux que bien. T’embrasses si bien que ça m’a fait mal de savoir que je pourrais t’abîmer en recommençant. C’est ce que je fais. C’est comme ça. Je prends ce qui est beau et je crache dessus. Je le fais pas exprès, je répète un schéma, il paraît. Je sais pas trop gérer certains trucs que je ressens. C’est fort. Parfois tellement fort que ça me serre les tempes et que je voudrais le silence, rien que le son du rien, du vide, le néant dans ma tête. Et quand on s’est embrassés, j’ai entendu des trucs qui me font grave flipper. Puis je suis en descente de mon trip, et j’ai envie qu’on le

refasse, mais quand je suis moi. Alors faut que je bouffe un truc, qu'on attende un peu, et que tu m'embrasses encore pour vérifier si je flippe ou pas, OK ?

Je suis tellement sonné par sa tirade que je ne réagis pas quand elle se rapproche. Je n'ai pas eu le temps de fermer mon jean et ma chemise aussi est ouverte, mais là, je m'en fous. Elle s'avance jusqu'à appuyer son front sur le mien, je ferme les yeux. Parce que c'est trop, elle a raison. *Trop*. Trop et pas assez. Si elle est si près, j'ai besoin de plus, c'est vrai. C'est quoi « plus » ? Je sais pas, putain, je sais pas. J'en oublie toutes mes négations, quand je pense à côté d'elle. Je prends toujours la tête de ma sœur si elle m'envoie un SMS sans négation. Et Adrienne, elle annihile mes négations. Du coup, ça devient du positif, non ? Moins par moins, ça fait plus. Et là, nos souffles se mélangent, et ça, je sais pas gérer. On fait presque la même taille. Mais « presque », c'est pas tout à fait pareil. Et elle m'a encore pris un « ne ». Et là, je voudrais qu'on soit pile à la même hauteur pour lui voler l'air qu'elle expire. Je pense n'importe quoi. Je me concentre, mais c'est pas évident. Sa présence prend toute la place : dans ma tête, autour de moi, en moi... Je devrais avoir peur, je ne savais pas que je pouvais ressentir aussi fort.

– Tu le sais pas, hein ?

J'ouvre les yeux. C'est flou, de si près, comme si on était pas faits pour se voir à cette distance. Sauf que je remarque d'autres trucs. Ce tout petit grain de beauté au coin de son œil, par exemple. Je fais le point dessus, je louche un peu, je crois. Je m'en fous.

– Savoir quoi ? je réplique quand l'image devient nette.

– Que j'ai envie de toi. Et que ça me fout la trouille.

– Toi... de quoi ? Hein ? De moi ?

Elle rit encore. Je ne le fais pas exprès, de provoquer ça chez elle, mais j'aime ça. Qu'elle se marre grâce à moi alors que je suis juste... moi. *Elle a envie de moi ?* Elle a peur de m'embrasser tout en

voulant... ça ?

– C’est normal, je redescends, je te l’ai dit. Fais pas gaffe.

– Moi aussi, je redescends, on devrait continuer à se comprendre puisqu’on reste alignés. Mais il me manque des bouts, quand tu me parles. J’ai l’impression, tu sais, de regarder une série en anglais sans les sous-titres : je comprends globalement, mais y a des mots, même avec le contexte, ça m’échappe. Une partie de toi m’échappe, Adri.

– Ça aussi, c’est normal. C’est pour ça que j’ai un plan. Manger, parler, attendre d’avoir moins de brouillard là-dedans, ajoute-t-elle en posant l’index sur sa tempe, et t’embrasser.

– J’aime ce plan.

Elle glisse le bout des doigts dans la ceinture de mon jean et me ramène à elle. Elle est toujours en culotte et t-shirt et je n’ai pas fermé ma braguette. Quand nos corps se heurtent, impossible qu’elle ne sente pas à quel point tout ça m’excite.

– Heureusement que t’as pas ajouté « prier », je me marre.

– Hein ?

– Tu as dit : « manger, parler », ça m’a fait penser à « mange, prie, aime ».

– T’es con.

– Je le nie pas.

– Change pas, surtout. Des gens vont essayer de te modeler, de te faire entrer dans des cases, et tu seras tenté de pas être toi. De te fondre dans la masse. Mais le jour où tu deviens invisible, Morgan, tu cesses d’exister. Et c’est moche de ne plus être. Sacrément sale. C’est l’absence de tout ce qui fait que tu es toi.

– Tu es hyper philosophe, d’un coup.

– Je te l’ai dit, c’est la descente.

– Quand tu seras descendue, après, tu redeviendras toi, alors ?

– Des fois oui, des fois non. Tu veux attendre, pour voir ?

– Grave.

– Et si je redeviens pas moi, tu feras quoi ?

– J’attendrai encore.

– J’ai envie de te croire.

– Ben, facile : crois-moi.

Elle secoue la tête, encore. Je désespère cette fille. Pourtant, tant qu’elle me virera pas de chez elle, tant qu’elle me demandera pas de partir, je resterai. Pour voir, comme elle dit. Pour vérifier. Si elle a raison et que j’ai envie de plus, vraiment plus, quand on s’embrassera à nouveau. Mais là, de suite, je me dis que même plus, ce sera jamais assez. Sinon, mes négations seraient revenues.

8

– J’aime bien ta chambre, ça fait indus.

– Merci, j’aime aussi, même si j’y suis plus beaucoup.

Elle pose deux Cocas sur son bureau où s’entasse du matériel de peinture, et récupère des fringues dans son placard.

– Je vais me changer, tu veux un survêt ?

– Non c’est bon, merci.

J’ai presque envie de lui dire que c’est pas la peine qu’elle sorte, qu’elle peut s’habiller devant moi, mais ça ferait vicieux. Je crois. De toute façon, elle est déjà plus là et je prends le temps de découvrir la pièce. En dehors du bordel artistique, c’est vide et impersonnel. Rien à voir avec ma piaule où j’accumule un tas de merdes partout. J’ai accroché des posters sur chaque surface libre alors qu’ici, c’est vide. Elle revient déjà, un jean noir large qui tombe sur ses hanches et un t-shirt qu’elle enfle en avançant, ce qui me permet de revoir ses seins. Putain, je deviens tellement *creepy* quand je suis avec elle... Et je peux même pas mettre ça sur le dos de la descente, comme elle, parce que je sais très bien que c’est moi. Je suis comme ça. Ma mère dit que je suis monomanaïque. Que dès que je me fixe sur une nouvelle passion, je lâche plus, je suis soûlant, je parle que de ça, et mon esprit reste bloqué dessus. Genre super lourd pour

mon entourage, alors que moi, je kiffe mon sujet. Ben voilà, ma nouvelle passion, c'est Adri. C'est la manière dont elle se déplace, son geste impatient quand elle repousse une mèche qui lui tombe sur le front, par exemple. Je sais qu'avant ce soir, je la croisais, sans plus, et j'avais aucune idée de ces détails. Mais ça aussi, ça me ressemble bien : tomber direct amoureux, comme un con, parce qu'il est évident que ça sera encore à sens unique. En même temps, pas moyen de m'en empêcher. Je veux dire... ça ira, tant que je sais que je vais me vautrer, tant que je suis prévenu. Pas de surprise, je connais l'issue. Et je me vautre toujours. Je ne suis pas défaitiste, je suis sûr qu'un jour, quelqu'un ressentira pour moi ce que je ressens pour elle. Ce sera peut-être elle, plus sûrement une autre. Alors pourquoi pas profiter, en attendant ? C'est ma philosophie, parfois elle fait bien mal, mais je préfère vivre à fond et en chier que vivoter sans expérimenter l'effet qu'elle a sur moi.

– Tu roules encore un pétard ? je remarque quand elle s'installe à son bureau avec le matos.

– Ouais...

Sa voix est traînante, j'ai la sensation d'être avec quelqu'un d'autre que la nana passionnée qui graphait le mur d'un hôtel abandonné, il y a quelques heures à peine.

– Je croyais que tu voulais redescendre.

– J'ai changé d'avis. Je veux monter plus haut. Et jamais retomber.

Elle est *strange*, mais je peux pas le lui dire, je sais qu'elle se braquerait. J'ai pas envie qu'elle me dégage. Je m'assois au bord du matelas et elle me jette un regard en coin. Furtif. Vite fait quoi, style elle m'a pas maté, elle est déjà concentrée sur son pétard. Moi je la fixe sans gêne, j'ai rien à perdre. Enfin si, elle pourrait me trouver chiant et me demander de me barrer. Mais elle le fait pas, je prends ça pour un signe positif. Puis au final, je sais déjà qu'après cette nuit,

on va retourner chacun dans notre monde. C'est le hasard qui fait que je l'ai rencontrée sur le toit de l'Univers. Dans la vraie vie, j'existe pas pour elle. C'est encore un fait, pas une façon de me dévaloriser. Je suis doué pour ça, hein, je le sais. Pourtant parfois, c'est logique. Elle, elle évolue dans un autre espace-temps. Du coup, je dois profiter. Chaque seconde en sa compagnie est précieuse parce qu'éphémère.

– Tu te repasses pas les événements, des fois, en changeant un détail ? je l'interroge quand elle allume le joint.

Elle prend le temps d'aspirer une grande taffe et me le tend ensuite en retenant la fumée. Je suis fasciné par ses lèvres, surtout lorsqu'elle les entrouvre à peine pour laisser échapper un filet brumeux, lentement. Je remarque que ses yeux me fixent avec une expression indéchiffrable. Ennuyée, contente, blasée, agacée ?... Elle laisse rien paraître. Du coup, je prends le tarpé et continue mon monologue.

– Genre, si tu m'avais pas trouvé sur le toit -ça aurait pu se jouer à quelques minutes, hein- et ben, on se serait jamais rencontrés. On aurait continué à se croiser au lycée, et on se serait ignorés, basta.

Elle reste muette et ça commence à me mettre mal à l'aise. Si elle voulait que je parte, je pense qu'elle me l'aurait dit, mais elle a pas l'air non plus emballée par ma présence. Je me lève et lui rends son joint, rodé par des années de pratique à lire entre les lignes.

– Je vais y aller. Merci pour... ben pour tout, quoi. Salut.

Je sors de sa chambre. Je ralentis le pas... Rien. Elle ne va pas me retenir. OK. Bon, je ne suis pas à un râteau près. Je veux dire, même en amitié, je n'ai pas un bol phénoménal. Pas grave, je vois ça comme une sélection naturelle. OK, ça fait chier, mais je survivrai. Elle n'en valait pas la peine, en fait. Parce que c'est un peu bâtard, ce comportement, après avoir fait genre on est potes. Enfin, après m'avoir roulé une pelle d'un autre monde, aussi. J'imagine que pour

elle, ça ne voulait rien dire. C'était sûrement sa... je ne sais pas, sa centième, sa millième ? Ça m'emmerde parce que quoi qu'il arrive, elle restera la première, pour moi. On s'en souvient toute sa vie. Tu ne peux pas l'oublier. Tu peux zapper les suivantes, je pense. Mais pas la première. Pas celle qui a collé sa langue dans ta bouche avant que ce soit d'autre. J'espère qu'elle ne sera pas la seule, sinon ce serait grave triste pour moi. Mais voilà, je ne l'oublierai jamais, et ça veut dire que je n'oublierai pas non plus comment ça s'est déroulé après. Son rejet, sa froideur...

Je me cale sur le trottoir devant chez elle et ouvre l'appli Uber. Y a un chauffeur à 4 minutes. Je confirme la course qui me coûtera 6,54 euros. Je ne comprends pas comment tu calcules ça aussi précisément. Enfin si, je comprends, mais je trouve ça con, je n'aime pas les centimes dans les sommes. Je vais arrondir en lui filant un pourboire. Je fixe la petite voiture noire sur la carte. Les 4 minutes deviennent 5. Quand ça part comme ça, c'est pas bon signe. Je patiente un peu, pas d'annulation à moins de 6 minutes d'attente, ils sont pas cons. Ouais, alors le gars, il a dû boire aussi, parce qu'il tourne en rond. Il fait demi-tour, et on revient à 4 minutes. Puis il ne bouge plus. C'est le milieu de la nuit, y a pas de bouchons... OK, il doit être bourré.

Je l'entends arriver derrière moi. Je meurs d'envie de me retourner, mais je reste focus sur mon tel. Je ne veux pas lui donner ce pouvoir. Je préfère qu'elle me rende mes négations (pour lesquelles je me concentre), et me laisse tranquille. J'ai déjà le cœur en miettes alors qu'il s'est rien passé. Qu'il *ne* s'est rien passé, putain. Elle s'assoit à côté de moi et soupire. Je ne réagis pas. En apparence, en tout cas, car en vrai, je me demande ce qu'elle me veut.

– Désolé, mec, j'suis pas tranquille en descente. Je te l'ai dit. Mais rien à voir avec toi.

– OK.

Go Morgan ! C'était concis et sobre. Neutre. Impassible. Indifférent. Merde, je suis à court de synonymes. Tant pis, le chauffeur est à 3 minutes. Sa petite voiture avance doucement. À croire qu'il roule à 2 à l'heure juste pour m'emmerder.

– J'ai super envie de t'embrasser, mais je me suis comportée comme une sale conne. Du coup... tu veux que je te laisse ?

– Toi aussi, tu perds tes négations ? je murmure sans la regarder.

– Des fois, elle répond comme si ma question était normale.

– T'es sérieuse ?

Elle me sourit, satisfaite que j'arrête de faire semblant de l'ignorer, je crois. Je voudrais lui faire bouffer son sourire, et l'embrasser aussi. Mais c'est pas au programme. Les gens te traitent comme tu leur permets de te traiter. Si je lui donne le feu vert pour se foutre de ma gueule et me piétiner, elle le fera. Alors que si je lui montre que je mérite le respect, elle me le donnera. C'est le B.A.BA des relations sociales, quoi. Enfin il me semble, vu que j'ai pas énormément de vie sociale, je me fie à la théorie.

– Je sais, j'ai déconné. Deuxième chance ?

– Pour quoi faire ?

– Te montrer que je suis pas cette fameuse grosse raclure.

– C'est pas ce que je pense.

Elle me fixe sans cesser de sourire.

– OK, t'as raison, je me dis que t'es vraiment pas cool, et je m'en veux.

– Si c'est moi le trou du cul, t'as pas à t'en vouloir.

– Ben si, vu que je vais te la donner, ta deuxième chance.

– Top ! Ton Uber est là. On partage ?

– Pour aller où ?

– J'ai envie de danser.

– Euh... à l'heure qu'il est ?

– Y a toujours un endroit ouvert pour danser, Morgan.

Elle se lève et me tend la main au moment où la berline se gare devant nous. Le chauffeur abaisse la vitre passager :

– Morgan ?

– Oui, c'est moi, je réponds bêtement.

On monte à l'arrière et Adrienne se penche entre les sièges avant pour dire au chauffeur qu'on change de destination. Je sais pas trop quoi penser de ce revirement de situation. Elle me file le tournis. Mais je la suis, j'ai rien à perdre, à part un peu de temps et quelques « ne ». Si je n'étais pas avec elle, je serais dans mon lit à ressasser chaque minute de la nuit, et à me demander à quel moment j'ai foiré. Parce que, bien sûr, je voudrais que les autres me montrent du respect, mais je suis déjà pas foutu de l'appliquer à moi-même. Et si j'ai envie de croire que je n'ai rien fait de mal, mon cerveau m'enverra des tas de signaux pour que je finisse par penser que c'est encore de ma faute.

C'est plus facile de me dire qu'on a pas terminé, elle et moi, et que je peux réinventer la fin de l'histoire. Ouais, c'est plus facile.

Le trajet se passe en silence, même pas une proposition de bonbon à la menthe. On est à ce stade de la nuit où tout le monde dort, normalement. Il est drôle, ce silence, pas seulement parce qu'on se tait, mais aussi parce que dehors, tout semble en pause. Les boutiques sont fermées, les lumières éteintes dans les maisons, on ne croise pas une seule autre voiture et c'est comme une parenthèse, assez grande pour nous contenir nous et ce malaise palpable qui occupe la troisième place sur la banquette. C'est pour ça que je ne m'y attendais pas, quand elle me prend la main. Elle me regarde même pas, elle laisse traîner ses yeux sur le paysage qui défile derrière la vitre, ses doigts sur les miens. C'est un mouvement absent, en apparence, mais putain de présent pour moi. Pour elle aussi, c'est sûr. Je me suis planté sur elle, totalement planté. Elle est

puisque, elle distille ses émotions sans en avoir l'air, des fois que ça fasse mal. Et je le sais déjà, pas besoin de preuves, ça fera mal. C'est juste que je m'en fous d'encasser, si c'est avec elle. C'est complètement con, comme raisonnement. Sûrement parce que c'est pas du tout un raisonnement. C'est autre chose qui guide mes décisions, quand je suis à côté d'elle. Et ouais, ça sera douloureux. Mais souffrir, c'est définitivement mieux que de rien ressentir.

9

– Euh... tu veux danser, ici ?

– Dis pas de conneries : on va décharger avant ! C'est un autre spot, viens !

Je ne sais pas ce qui s'est passé dans sa tête pendant le trajet, mais elle est clairement redevenue elle. Celle du début de soirée, celle de l'hôtel abandonné, celle de la piscine avant qu'on s'embrasse. C'est moi qui l'ai cassée, en l'embrassant ? Je la suis et elle escalade déjà la tour qui mène au pont au-dessus de l'autoroute. Encore un interdit. Je crois que ça la fait vibrer. On dit que certains se sentent vivants que quand ils ont des rushs d'adrénaline. Peut-être que c'est une junkie de l'illégalité. Et du coup, elle me rend accro aussi parce que je l'accompagne sans trop me poser de questions. Un peu quand même, vu que je n'ai pas l'habitude d'enfreindre la loi. Mais pour elle, on dirait que c'est la routine.

Là, pas besoin d'être spécialiste du Parkour pour y arriver, c'est fait exprès pour qu'on puisse y monter. Tout est sécurisé, c'est déjà ça. J'ai eu ma dose de danger pour un moment. Je veux dire, moi d'habitude, c'est devant mon PC que je prends des risques. Je suis sûr que demain j'aurai des courbatures partout. Je sens déjà des muscles dont j'avais oublié l'existence. Je savais que je les avais, tout le monde les possède, c'est anatomique, mais ils étaient pas sollicités. Là, ils prennent cher et je suis à bout de souffle quand j'arrive au sommet. Adri est déjà accoudée à la rambarde et observe

le contre-bas. De temps en temps, il y a une voiture qui passe, mais pas souvent. Je ne sais même pas quelle heure il est. Je sors mon portable, batterie morte. Plus de Uber, je vais devoir rentrer à pied. C'est pas hyper loin, mais pas à côté non plus. Étrangement, ça ne me préoccupe pas plus que ça et je le range en haussant les épaules, pour moi-même. Comme pour me dire « on s'en fout : vis, bordel ». Alors je vis. Je m'avance à côté d'Adrienne et je suis son regard.

– C'est haut, je commente bêtement.

– T'as le vertige ?

– Non. Mais je pourrais. J'ai plein d'allergies, par exemple. Du coup, j'aurais pas été surpris d'avoir aussi le vertige.

– Faut que t'arrêtes de te dévaloriser, Morgan, je te l'ai déjà dit.

– C'est pas ça...

Je soupire et me retourne pour m'adosser au rebord. C'est pile la bonne hauteur pour y caler les avant-bras et faire semblant d'être décontracté. Ça marche pas, je croise les bras et les chevilles. Pas mieux. Bref, je suis moi et c'est pas de la dévalorisation comme Adrienne le croit.

– Je suis juste réaliste. Et un peu pessimiste aussi, j'ajoute en essayant d'être le plus honnête possible.

– Carrément pessimiste, ouais. Mais pas réaliste, t'as pas assez de recul sur toi-même. Personne peut être son propre juge.

– T'es chiée, vu que tu me disais des tas de trucs introspectifs sur toi, tout à l'heure.

– Et je me suis plantée, la preuve.

Elle se cale devant moi et y a quoi ? Vingt centimètres entre nous ? Si le vent se levait et qu'il se mettait à souffler par bourrasques, il pousserait Adrienne vers moi. Faudrait pas que ça soit trop fort non plus, sinon on risquerait de passer par-dessus la barrière de sécurité. Et là, c'est sûr, on se tuerait. Ce serait sale, cradingue, le genre de mort bien dégueulasse où t'en fous partout.

Puis si une bagnole passait à ce moment, je te dis pas le carnage. Et l'injustice : t'embarques pas des inconnus dans un truc pareil.

– T'es parti où ?

Je cligne des yeux et la regarde, je crois qu'elle s'est rapprochée.

– Tu m'as perdu, Adrienne. Là j'ai l'impression que tu veux me toucher, m'embrasser, tout ce que je voulais faire tout à l'heure. Mais justement, tout à l'heure ? Tu m'as refoulé. Du coup, je ne sais plus.

– Je veux que tu oublies encore tes négations, elle murmure.

Ça se voit autant que je produis un effort pour les garder ?

– Tu prévois de faire quoi, plus tard ?

Le changement de sujet me déstabilise, mais pas autant que je le pensais. Je m'habitue à sa spontanéité.

– Comme métier ?

– Ouais, parle-moi de tes projets.

– Pourquoi ?

– Parce que j'en ai pas. Fais-moi vivre par procuration.

– Ben toi, tu es une artiste, c'est déjà un projet, non ?

– Je peins des graph engagés dont tout le monde se fout.

– Dis pas ça, je suis sûr que tu te trompes et que *tu* te dévalorises.

– Non, regarde autour de toi, on est dans une société individualiste. C'est chacun pour sa gueule. Et quand quelqu'un décide de monter au créneau, il a toujours une motivation égoïste.

– C'est ton cas ?

– Grave.

– Et c'est quoi, ta motivation égoïste ?

– Exister.

Je m'accroche à ce mot et le tords dans tous les sens. Je change les lettres de place et les remets dans le bon ordre. Je le répète tellement dans ma tête, tout en fixant le visage serein d'Adri, qu'il

perd sa signification. Exister. Exist...er. Exis...ter. Ex...ister. Ça ne veut plus rien dire, à force. C'est comme le mot « shampooing », des fois je le chante en boucle jusqu'à ce que je ne sache plus ce à quoi il fait référence. Ben là, c'est pareil. Si le terme « exister » n'existe plus, ça donne quoi ?

– Morgan ?

– Je veux devenir chirurgien cardiaque.

– Sérieux ?

– Je sais pas. Ça m'a pris quand j'ai vu ton dessin.

– T'es con.

– Non, mais je dis la vérité, j'adore l'idée de me spécialiser dans l'organe le plus important. Jouer à Dieu. Ça doit être ouf.

– C'est toi qui es ouf, mec.

– Ouais, mais pas assez ouf pour toi, parce que tu ne me vois pas.

– Bien sûr que je te vois.

– Non. T'es là, mais tu n'es pas là.

– Je comprends rien à ce que tu racontes.

Elle s'avance encore d'un pas et je la sens contre moi. C'est subtil, elle n'est pas vraiment collée, mais c'est presque pareil. J'attrape son t-shirt dans mon poing. J'ai jamais fait ça, elle a un pouvoir inouï sur moi. Mais je crois qu'elle n'en a aucune idée. Elle me fixe comme si elle me lançait un défi. *Cap ou pas cap de me rouler une pelle ?* me demandent ses yeux. Ben cap. Carrément.

Je l'attire d'un coup. Elle est pas étonnée, je suis sûr qu'elle s'y attendait. Mais je change d'avis. Je veux pas que ce soit rapide et que ça disparaisse. J'ai besoin de prendre le temps de la goûter comme il faut. Sans lâcher son t-shirt, ça me rassure, je l'embrasse doucement. Ses lèvres sont plus sèches, mais c'est normal, on est plus dans l'eau. Maintenant on est dans la vraie vie. Presque, en tout cas, parce que clairement, c'est pas sur un pont au-dessus de l'autoroute qu'on est en plein dans la réalité. On y est juste un peu

plus. Elle place les mains autour de mes épaules, c'est pas moi qui la maintiens où elle est, c'est elle qui me garde prisonnier. J'aime ça, qu'elle veuille aussi que je reste contre elle. Je pourrais pas partir, de toute façon. En plus elle a repris mes négations, c'est le signe que mon cerveau s'est remis en veille. Pour que je profite mieux de sa langue qui vient chercher la mienne. Je la laisse décider. *Adrienne, si tu veux arrêter, on arrête, moi j'en ai trop envie alors je vais continuer, mais tu peux dire stop et on en restera là, et je serai pas chiant.* C'est ce que j'essaie de lui dire, par la pensée, car y a pas moyen que je stoppe ce baiser pour parler, là.

– Je peux ?

Elle me pose une question, mais mon cerveau est toujours en RTT, alors je dis oui, parce que j'ai rien envie de lui refuser. Quand je sens sa main se faufiler entre nous et dégrafer mon jean, je flippe un peu. Mais c'est une trouille positive, plus de l'anticipation que « putain, j'ai peur ». C'est de cette façon que je veux l'interpréter, ce serait trop dommage, sinon. Et au moment où elle glisse les doigts dans mon caleçon sans cesser de m'embrasser, j'oublie tout.

La nouveauté, les sensations inédites, nos souffles qui se mêlent... je distingue plus l'air qu'elle expire de celui que j'inspire. On est deux, mais on est un, pendant quelques minutes. Pas trop longtemps, c'est trop bon pour durer. Si c'est rare, c'est précieux. Et ça, là, c'est putain de précieux. Pas trop, pas trop peu, juste assez. De quoi gémir à peine entre ses lèvres. Elle avale le son, ma musique, et ça éclate sûrement sur son palais. C'est comme s'il y avait des fragments de moi en elle, maintenant. Mes doigts se crispent sur le tissu, je n'avais pas remarqué que je la tenais des deux mains. Je m'en tape, en plus. Mon attention est ailleurs, sur ses gestes entre nous et sa bouche qui fusionne avec la mienne. J'essaie de me partager pour ne rien louper, les sensations sont extras et tellement, tellement évidentes. Je suis enfin entier. Pour

la première fois, je me vois abouti. Et ça monte en moi, doucement, mais fort. Une dichotomie orgasmique. C'est beau ce que je pense, c'est grâce à elle, elle a plein de superpouvoirs sur moi. Elle me fait créer des expressions que je voudrais noter pour ne pas les oublier. Dans le bordel de mes pensées, elle distille des mots que j'avais jamais envisagés pour décrire ce qu'on vit. Elle se colle plus près de moi, on va tellement être en symbiose, qu'à force, on pourra plus jamais se séparer. J'aime cette idée, elle me fait peur autant qu'elle me plaît. Dans ce qu'elle provoque, y a de tout : du très intense et de l'euphorique. Ses dents percutent les miennes, on s'en fout, ça fait partie du scénario. On l'a pas écrit et c'est pas grave, on improvise, elle fait la mise en scène et je la suis. Elle sait mieux que moi ce que je veux, je me laisse porter par le courant. Jusqu'à ce que je ne sois plus maître de rien, ni de mon corps, ni des sons qui rejoignent ceux qu'elle a déjà avalés, ni de mes pensées qui se figent. D'un coup, y a une flash mob dans ma tête et c'est tout mon être qui demande un temps mort. Le courant qui parcourt mes veines passe de moi à elle, d'elle à moi, y a plus de début, plus de fin, plus d'elle, plus de moi. C'est plus. Elle pouvait me donner plus, mais elle en savait rien. Moi, je savais. Et quand le plus redevient le moins, je reveux déjà une dose. D'elle. De nous. De ma nouvelle fascination.

La plénitude. *La plénitude*. La plénitude... Ce mot n'aura bientôt plus de sens, lui non plus. Et on en trouvera un autre pour nous définir, on en trouvera toujours.

10

J'ai arrêté de penser. Je ne sais plus comment on est arrivés là. En boîte. C'est pas l'Univers, c'est ailleurs, et c'est partout en même temps vu que ça m'est égal. Elle danse, là, devant moi, et c'est *mon univers* entier qui tient sur le peu d'espace qu'on partage. Les corps sont les uns contre les autres, je pourrais étouffer, mais je la respire, et direct, je me sens bien. Je suis pas un bon danseur, je sais jamais quoi faire de mes bras. C'est chiant, ces trucs, quand t'es pas hyper à l'aise avec toi-même. Ben là, pas de souci : ils sont autour d'elle. Des fois, elle s'échappe, et je dis rien, genre c'est cool, puis dès qu'elle se rapproche un peu, hop, je la harponne à nouveau et mes bras ne m'emmerdent plus. Il fait chaud, la musique m'explose les tympans, je me suis fait marcher sur les pieds à plusieurs reprises et j'ai grave envie de pisser. Mais tout ça, au final, c'est rien. Parce que j'ai pas envie de prendre l'air, de retrouver le silence et me dégager de la foule, encore moins de chercher des chiottes. Tout ça impliquerait de m'éloigner d'elle. Je suis *creepy* comme ça : j'aime vite, fort, et c'est si douloureux quand je me prends la réalité dans la face, que je préfère faire semblant. Même si c'est seulement pour quelques heures. Je sais bien qu'après cette nuit, on va être rattrapés par la vie. La sienne et la mienne, elles ne se connaissent pas trop. C'est chacune de son côté, on a le lycée en commun et rien d'autre. Pourtant y a cette partie de moi, tu sais, celle qui aime regarder *The Holidays* à Noël et *Valentine's Day* en février. Un genre d'alter ego romantique idéaliste, pas défaitiste, et qui voudrait que

ça change tout. Qu'elle se pointe l'an prochain, à la rentrée, chope ma main devant tout le monde et me roule une pelle avant d'entrer en cours. Je souris tout seul en imaginant la scène. Je suis pas fan de démonstrations publiques, du coup je serais hyper mal à l'aise, mais secrètement heureux. Je lui dirais « déconne pas, tout le monde nous mate » et elle me répondrait « on s'en branle, Morgan » et j'arrêteraï de faire semblant de résister. Elle entrelacerait nos doigts et on irait en philo ensemble. Car dans mon fantasme, on serait dans la même filière. Pas en maths, elle n'aime pas ça, mais en philo, je suis sûr qu'elle aurait plein de trucs à dire. Je l'écouterais donner son avis sur des sujets profonds, elle s'engagerait parce que c'est son délire, et moi, je serais là, fier qu'elle soit ma copine. Ouais, mais je vis dans ma vie, pas dans une comédie romantique, donc ça n'arrivera pas. Alors en attendant, je profite. Je découvre la sensation de sa peau sous la pulpe de mes doigts. Je n'appuie pas trop, c'est une caresse de papillon : sensuelle, subtile. Les basses de la musique trop forte résonnent dans mes os. Je les perçois au cœur de mon être, et ça amplifie tout. C'est presque des battements de cœur externes. C'est juste pas possible, mais je pense ce que je veux, c'est mon trip. Et dans mon délire, mes pulsations en sa présence sont si fortes qu'elles emplissent toute une boîte de nuit. Ces gens autour de nous, ces inconnus, ils bougent sur le tracé de la réaction de mon corps quand Adrienne est près de moi.

Elle pose les mains sur mes joues et je fais le point sur son visage. Elle sourit en secouant la tête, comme si j'avais dit une bêtise, mais pas une grosse connerie. Elle me fait signe qu'elle a soif. Sa paume se colle à la mienne et je me laisse guider.

Encore.

Elle décide de tout, et moi, je la suis. C'est une dynamique bizarre, vu qu'elle est presque une inconnue, si j'y réfléchis bien. Je

l'ai vue souvent, d'accord, mais on n'a jamais été potes. Et puis elle a fait de la prison, du coup je sais pas, mais genre, je pense que ma mère flipperait un peu quand même de savoir que je passe la nuit avec elle. Alors que moi, ça me laisse indifférent. Au début, je croyais que c'était important. Pourtant quand j'y pense, ça me regarde pas. L'important, c'est qu'elle ne soit plus incarcérée, non ? Elle est là, avec moi.

Elle capte l'attention du barman et commande quelque chose. Je n'écoute pas. Je regarde ses lèvres bouger et je me les remémore sur les miennes. Ça craint, ça vire à l'obsession. Je commence à me faire flipper. Du coup, je lâche sa main, pour me prouver que je suis capable de ne pas la toucher. Elle tourne la tête vers moi, accoudée au bar où elle attend sa boisson, et me jette un regard étrange avant de fixer mes doigts vides. Elle remonte les yeux jusqu'aux miens, m'adresse un signe du menton et joint à nouveau nos mains. Puis elle m'incite à me rapprocher et, par-dessus la musique, elle crie dans mon oreille :

– Ça va ?

Je lui réponds pas. Son verre est posé devant elle à ce moment. C'est du Coca. C'est marrant, je l'imaginai commander une boisson alcoolisée. Je sais pas pourquoi, genre un whisky sec. *T'es con, Morgan... On n'est pas dans un film, on a dit.*

Elle boit la moitié et me tend le reste. Dès que je saisis le verre frais, je capte que j'en avais envie. Comment elle fait pour savoir avant moi de quoi j'ai besoin ? Ou alors je m'emballe, et elle est juste logique, et moi, complètement à l'ouest. Je repose le verre et pivote, elle est déjà repartie sur la piste. J'ai presque l'impression qu'elle a pris quelque chose. Mais plus je passe du temps avec elle, plus j'ai la certitude qu'elle est câblée de cette façon. Je l'observe de loin. J'aime la voir bouger, elle se fout de savoir si on la mate ou pas, justement. Tu sens qu'elle ne se donne pas en spectacle, elle

est dans son monde. J'adorerais lire dans ses pensées. Non, mieux : les visionner, un film de ce qui se déroule dans sa tête durant ces moments où elle s'isole de tout. Puis un gars s'approche et je suis vachement moins euphorique, d'un coup. Adrienne lui prête aucune attention, mais l'autre est hyper près d'elle. Je sens mes poings se serrer. Je baisse les yeux sur mes mains, étonné. Ce n'est pas moi, ça. Je ne suis pas violent, genre pas du tout. Je milite pour la paix, la résolution pacifique des conflits et le pouvoir du câlin de réconciliation. Je ne me suis d'ailleurs jamais battu de ma vie, pas une pichenette, même pas avec ma sœur. Je veux dire, sérieusement, cette haine qui traverse mon corps, là, ça me ressemble pas. Surtout que j'ai aucun droit de m'offusquer. Alors, OK, on est venus ensemble et on va dire que selon les codes sociaux, ce serait sacrément salaud de la part d'Adri de me lâcher pour danser avec un autre mec. Pourtant, si elle le fait, je n'ai pas le monopole, donc je suis censé fermer ma gueule.

J'hésite. Dans les films, quand le mec débarque et lâche un « elle est avec moi » lorsque l'héroïne se fait emmerder en dansant, ça se termine toujours en baston. Et puis, bonjour le cliché. D'un autre côté, si je ne dis rien, si je ne fais rien, j'ai l'air de quoi ? Du pauvre type trop en insécurité pour affirmer ce qu'il veut ?

Je fixe toujours mes doigts repliés, le long de ma cuisse, et me pose tellement de questions que je voudrais avoir un bouton pour me mettre sur pause et pouvoir souffler. Ça doit être reposant de ne plus penser. Je crois que les gens qui méditent réussissent à faire ça : le vide. Mais moi, le vide, ça me fout la trouille. Même si c'est apaisant, le vide c'est... le néant, quoi. Tu es quoi, si y a rien dans ta tête ? Il te reste quoi de l'humain si tu retires ce qui nous différencie de la plupart des autres espèces ? La conscience, le libre arbitre, la faculté de se vexer tout seul quand la fille sur qui on a un énorme crush se fait draguer sous son nez ? La pulsion d'agressivité est

problématique qu'à partir du moment où on y cède.

Quelque chose me percute alors que je suis plongé dans mes réflexions et je suis projeté en arrière contre le mur. Pas quelque chose : quelqu'un.

Je la regarde en clignant des yeux bêtement, sans savoir quoi dire. Elle est en sueur d'avoir dansé, son t-shirt lui colle à la peau et des gouttes perlent sur son front. Elle me fixe sans sourire. Trop sérieuse. Ça aussi c'est flippant. Il se passe toujours quelque chose d'important quand on a cette expression. Elle ne dit rien, moi non plus. De toute façon faudrait hurler pour s'entendre. Face à moi, elle forme une sorte de rempart entre nous et les autres, un cocon illusoire qui me protège de rien, mais me fait du bien. Là, dans un coin de la salle où personne ne regarde, pour la première fois de ma vie, une meuf m'embrasse en public. D'abord, elle attrape ma lèvre entre ses dents et la mordille doucement avant de me sourire. Mon cœur se détend, je préfère quand elle est moins solennelle. Je pose les mains sur sa taille, les siennes sont à plat de chaque côté de ma tête. Et cette fois encore, on garde les yeux ouverts. On veut voir. Tout. Chaque battement de cil mérite qu'on lui accorde de l'importance. La musique disparaît presque, et je jurerais entendre son souffle caresser ma peau. Peut-être que c'est moi qui ai pris un truc, en fait, quelque chose qui décuple les sensations et rend la vie plus forte. Une expérience intense, sans concession. T'encaisses, t'as pas le choix, et ça peut faire autant de bien que de mal. Je n'ai pas encore décidé si c'était bon ou trop. Mais quand sa langue trace lentement le contour de ma bouche, y a plus de doute. Elle fait disjoncter mes neurones. De toute façon, je ne suis plus qu'une énorme terminaison nerveuse et le moindre effleurement provoque un écho dans chaque repli de mon être. Une onde de choc à l'infini. L'infini plus un. Et plus un. Et toujours un de plus... Et quand je pense que c'est terminé, elle recommence et je n'existe plus

ailleurs qu'avec elle + moi.

– Adrienne !

L'interruption me fait sursauter, je me cogne la tête et relance la douleur à l'arrière de mon crâne. Des mecs sourient à Adrienne et lui parlent, enfin ils crient des trucs que j'entends pas et dont je me fous éperdument. J'attends qu'ils se barrent, on n'a pas achevé notre fusion, encore. Faut compléter la symbiose pour qu'elle n'ait plus le choix. Qu'elle ait autant besoin de m'embrasser que moi de la toucher.

Merde ! Je ne veux pas la partager, et ça, c'est carrément inquiétant. Le plus inquiétant, en réalité, c'est que je le vis bien. J'accepte d'être ce type qui tombe amoureux au premier coup d'œil et devient jaloux quand l'autre le regarde pas.

Elle a un effet sur moi qui oscille entre l'extase et la psychopathie. Je n'ai jamais été amoureux... mais si c'est ça, aimer, je ne suis pas sûr de le vouloir. Quand ça m'échappe, ça devient dangereux. Pour moi, pas pour elle.

Et ça aussi, je m'en tape.

11

Des fois je me demande si je serai un suiveur toute ma vie. En tout cas, c'est ce que je suis cette nuit. Bizarrement, ça ne me dérange pas. Sûrement parce qu'elle me tient la main. Devant ses potes que je n'ai jamais vus, dans la rue, alors qu'on ne s'est rien dit. Pas de « on est ensemble », ou « t'es mon mec », rien. Et moi, j'aime bien savoir. L'imprévu me perturbe et mes doigts sont autour de la personnification de l'inattendu. Je crois qu'on va chez un des gars qu'on a croisés en boîte. Je n'écoute plus ce qu'ils se disent, j'en suis incapable vu que j'entends le sang pulser dans mes tympan, genre tout le temps. Être heureux, ça rend sourd ? Pas à ma connaissance. Mais comme j'ai l'impression de l'être pour la première fois, s'il faut, y a des conséquences dont personne ne parle. *Tu vas perdre tous tes sens, petit à petit, ils seront absorbés dans l'autre. La personne que tu aimes va vampiriser tout ton être et tu seras une extension du sien.* Forcément, c'est pas vendeur. Alors on ne le dit pas et quand tu t'aperçois que tu disparais lentement, c'est trop tard.

J'entre dans une maison, dans un quartier que je ne connais pas. Je n'ai pas vraiment regardé où on allait, en plus, alors je ne saurais même pas dire par où on est passés.

– Ça va ?

Les mots répétés à mon oreille produisent une réaction physique intéressante : un hiatus dans mes fonctions vitales. Ouais, je sais, c'est métaphorique sinon je serais mort, hein, pas de doute. Mais je

me comprends. Et quand je crois que la pause organique est terminée, elle pose les lèvres sur ma joue. Un bisou. Mignon et pas du tout sensuel, qui porte en lui tellement d'affection que ça m'en fait mal au bide. Je tourne la tête, elle capture rapidement ma bouche. *Smack*. Je comprends d'un coup l'origine de ce mot. Je savais à quoi ça faisait référence, bien sûr. Sauf que si tu le vis pas, tu *sais* pas.

– Morgan ? Tu nous fais un bad trip ou bien ?

– Carrément pas ! Je tombe amoureux, c'est tout.

Blanc.

Silence.

Suspension du temps.

Mortification.

Recherche d'un trou où m'enterrer.

Va aussi me falloir une pelle.

– Ton pote a une pelle, tu crois ?

J'ai cassé Adrienne. Elle me regarde sans rien dire, sans bouger non plus. Je la poke sur l'épaule, elle vacille deux secondes puis ouvre la bouche mais j'ai aucune envie d'entendre ce qu'elle va dire. Je la contourne et m'approche du groupe d'inconnus comme si j'avais fait ça toute ma vie, me pointer au milieu de la nuit chez quelqu'un avec qui j'ai même jamais discuté. J'attrape une bière et m'assois sur le canapé. On me parle, je réponds au bon moment, je fais genre je suis hyper à l'aise. Mes capacités sociales sont calibrées de manière à faire croire que je gère, alors qu'à l'intérieur, je gère que dalle. Je ne sais même pas où est passé Adrienne. Elle est là, forcément, elle ne me lâcherait pas alors que je ne sais pas où je suis ni qui sont ces gens. Enfin, j'espère... Mais bref, elle s'est pas assise à côté de moi.

Un des types revient du jardin, il est allé fumer je crois, vu l'odeur qu'il ramène. Pas que du tabac, d'ailleurs. Je fais semblant de

m'intéresser à la conversation encore un moment, et j'apprends qu'ils sont des « traceurs », des potes de Parkour. Mais tout ça ne m'intéresse pas, pour le moment. Un autre jour, peut-être.

Je sors par la baie vitrée. Je suis tellement con parfois, que c'est à se demander comment j'ai survécu 17 ans sans assistance. J'aurais dû être livré avec un avertissement : *ne réfléchit pas avant de parler et tombe amoureux quand on lui dit « bonjour. »* Ça aurait été plus correct. Genre, Adrienne se serait pas emmerdée à m'embarquer avec elle cette nuit. Ou elle m'aurait laissé partir de chez elle sans me rejoindre.

– Tu te casses sans rien dire ?

Je me retourne, au milieu du gazon vachement bien entretenu que je piétine sans réfléchir. Adrienne est sur la terrasse, l'air contrarié. J'attends en silence, même si je n'ai toujours pas envie d'entendre ce qu'elle pourrait me dire.

Se faire jeter, je connais, ça m'est arrivé avec des potes, ou avec ma sœur, et ce n'est jamais agréable. Mais par la fille de qui tu tombes amoureux, ben ça doit faire mal puissance dix, au moins.

Je reste planté sans bouger quand elle s'approche de moi d'un pas vif et agacé. Ouai, finalement moi aussi j'ai des superpouvoirs, je peux être méga énervant. Je vois pas venir son tackle, et on se retrouve tous les deux allongés dans l'herbe. Elle a mis sa main derrière ma tête pour amortir le choc. C'est bizarre d'être agressive et attentionnée en même temps, non ?

Elle est au-dessus de moi et je sens son corps partout, genre partout partout partout. Même dans mon dos, alors qu'il n'y est pas. C'est grave. Je perds la tête ou c'est juste elle qui... je ne sais pas. Je ne sais plus penser. Elle m'embrasse. OK, la confusion, c'est pas le plus génial des sentiments. Et là, je suis encore plus perdu. Elle roule sur le côté pour s'étendre contre moi. Sa main trouve la mienne si vite que ça semble naturel, un geste si souvent répété qu'il serait

devenu un automatisme. Oui, là, je suis complètement paumé. Et toujours muet. Je préfère rien comprendre à ce qui se passe et qu'elle me touche, plutôt que tout redevienne logique mais ne plus sentir sa peau contre la mienne.

Je l'entends allumer une clope... non, c'est un joint. L'odeur me parvient dans un nuage qui flotte quelques secondes au-dessus de nous et se dissipe.

– T'es un mec bien, elle finit par murmurer.

– Merci, je réponds sur le même ton parce que je n'ai rien de mieux à dire.

Pourquoi on parle doucement ? Y a personne pour nous espionner. Des fois, je crois qu'on a besoin de s'assurer une intimité totale. Cette discussion, on a tous les deux envie de la garder pour nous, sûrement.

– Si tu tombes amoureux de moi, tu seras plus un mec bien, reprend-elle en me tendant le joint.

Je l'accepte en me disant que j'ai bien mérité de fumer encore un peu. Je tire une latte que j'essaie de retenir le plus longtemps possible avant d'expirer tout doucement. Je sais que ça encrasse mes poumons. Je m'en fous. Je veux me prouver que je suis capable de l'empêcher de m'échapper. Mais elle se barre, je ne suis pas assez fort.

– Je suis pas d'accord.

– Parce que tu ne me connais pas vraiment, Morgan. On s'amuse cette nuit, non ?

– Oui, on s'amuse.

– Alors juste... tombe pas amoureux.

– J'aurais jamais cru que tu étais lâche.

– Ben si.

– Tu veux me dissuader de tomber amoureux pour ne pas avoir à me refouler. C'est dommage. Tu pourrais me dire que *toi* tu ne

ressens pas la même chose et je comprendrais.

Je l'entends se tourner, je reste sur le dos. C'est difficile de pas me tirer maintenant que j'ai eu la confirmation qu'elle s'en fout de moi.

– Je sais pas aimer, Morgan. Je voudrais, mais j'aime mal et trop vite et ça explose tout. Je pourrais te bousiller, à t'aimer, et tu en as aucune conscience. Tu le verrais pas arriver. Ça te pulvériserait et tu comprendrais rien.

– Peut-être, j'en sais rien vu que j'ai jamais été aimé par toi. Faut que tu me dises comment tu fais.

– Quoi ?

– Pour te contrôler. Dire à ton cœur et ton cerveau « Bon, les gars, ça va pas être possible, là. Avec lui, on tombe pas amoureux, sinon on va le pulvériser. *Next.* » La vie c'est pas Meetic, Adrienne, moi je ne sais pas ne pas ressentir. C'est pas quelque chose que je maîtrise. J'encaisse et j'avise.

Le silence qui suit ma déclaration me fait mal. J'ai l'impression de la supplier et je déteste ça. Je voudrais qu'elle voie ce qu'on est, de la même façon que l'évidence qui me saute aux yeux quand je repense à cette nuit. Comme pour m'emmerder un peu plus, le soleil commence à se lever. Il est timide, il nous espionne, planqué là-bas, derrière les collines. Il se dit sûrement qu'on a encore besoin d'un peu de temps. Pas grand-chose. J'aime faire semblant qu'on ne va pas se séparer au moment où les rayons nous atteindront.

Je tourne la tête, je suis incapable de l'ignorer plus longtemps. Je souris.

– Tu t'es mise en PLS, je lui fais remarquer. T'es au bout de ta vie ou quoi ?

– C'est ça, répond-elle en étirant à peine les lèvres.

On dirait qu'elle ne veut pas être désagréable, mais qu'elle n'a pas vraiment envie de sourire.

– Tu sais qu’avant, je continue, je pensais que « PLS » ça voulait dire « petit linge de saison » ?

Elle éclate de rire, cette fois. Mission accomplie, ça pétille encore un peu dans ses yeux que je distingue grâce à la lumière de la véranda. Sûrement qu’ils nous voient, de l’intérieur, et c’est marrant, mais je m’en fous. Adrienne me donne envie de ne rien cacher.

– C’était sympa, on peut être potes, je reprends quand son rire s’éteint.

Je n’en ai aucune intention et elle le sait, pourtant on joue à ce jeu du « on reste amis » dont personne ne suit les règles. Y en a toujours un des deux qui est encore amoureux, après une rupture. Même un jour de plus que l’autre, même si après, l’amour s’arrête. C’est comme ça, personne n’est synchro au point d’arrêter d’aimer au même instant. La preuve, moi je tombe amoureux et elle, non. Peut-être que si on se donnait du temps, elle finirait par me rejoindre. Mais ça pue, ça, d’attendre. Et pour rien, s’il le faut. Je ne suis pas désespéré. Puis c’est vraiment pas grave, au final. C’est mieux si l’autre partage tes sentiments, mais je n’ai pas besoin qu’elle m’aime pour *moi* l’aimer. Ce n’est pas une condition.

– Je contrôle pas, en vrai, murmure-t-elle avant de fermer les yeux. Je joue un rôle, Morgan, et je suis fatiguée. Je contrôle pas. Toi, je t’ai pas vu venir, par exemple.

Je l’observe alors que son souffle ralentit et qu’elle s’endort. Les traits de son visage se détendent et elle a l’air tellement bien, là, que je ne la dérange même pas pour un dernier baiser. Non, je me lève et préviens ses amis qu’elle dort sur l’herbe. Je récupère mon portable que j’ai pensé à charger en arrivant, et je vais attendre mon Uber devant le portail. Dès que la voiture se pointe, ça y est, le soleil sort de sa cachette en mettant un terme à cette nuit. Je m’en fous, si je ferme les yeux, si je ramène l’obscurité, je peux la revivre autant

de fois que je veux.

12

– Morgan ! Y a quelqu'un pour toi !

J'ouvre un œil avec l'impression de n'avoir dormi que dix minutes. C'est peut-être le cas, je n'ai aucune idée de l'heure qu'il est. Je sais simplement que je suis déphasé. Et un peu triste, aussi. Je me redresse et fais le point sur le visage de ma sœur.

– Hein ?

Aucune éloquence au réveil, donc.

– Adrienne Allens demande à te voir.

La manière dont elle dit son prénom et son nom comme un ensemble indissociable me donne l'impression qu'elle parle d'une célébrité. En quelque sorte, c'est le cas, dans notre lycée.

Je me lève, m'étire, et réponds :

– Je passe à la salle de bain, j'en ai pour deux minutes, tu peux la faire entrer ?

– Je suis pas sûre que t'aies bien capté. Adrienne Allens, la Adrienne Allens qui a fait de la prison veut te voir ! Toi ! Morgan !

– Non, mais c'est bon, c'est pas une criminelle.

Je bâille et ma sœur me suit à la salle de bain. Je m'asperge le visage pendant qu'elle insiste :

– Qu'est-ce que t'en sais ? Elle est bien allée en taule, non ?

– J'y suis allée pour avoir jeté de la soupe sur un tableau pendant une manif écolo, intervient Adri. Protégé par du plexiglas, le tableau.

Ma sœur se retourne, marmonne quelque chose que personne

comprend, panique, et s'éclipse.

– Je suis rentrée, vous étiez pas discrets.

– De la soupe ? je répète avant de commencer à me broser les dents.

– De la soupe premier prix, en boîte de conserve. C'est conceptuel, faudrait que je t'explique tout.

Elle s'appuie au chambranle pendant que je termine. Je me rince la bouche, un peu plus réveillé, et lui fais signe de me suivre. Ma chambre est une sorte de cabinet de curiosités, mais hyper propre. Je suis un poil maniaque, et j'aurais dû avoir peur qu'elle découvre mon univers. Pourtant, elle a l'air grave à sa place, ici.

On s'assoit sur le lit, elle retire ses Converse et croise les jambes tout en observant autour d'elle. J'attends. Après tout, c'est elle qui est venue. Moi, j'étais prêt à faire le deuil de ce qu'on aurait pu être.

Au bout d'un moment, elle recule jusqu'à pouvoir s'adosser au mur, les jambes allongées devant elle, en travers du lit. Je l'imité, laissant quelques dizaines de centimètres entre nous, par précaution. Sinon, je vais avoir envie de la sentir contre moi.

– Je suis redescendue, ça y est, m'annonce-t-elle comme si c'était l'info du siècle.

Silence, j'attends encore.

– J'ai toujours envie de t'embrasser. Mais c'est pas le plus important. À cause de toi, j'ai envie de vivre.

– ... Envie de vivre ?

– Hier soir, quand je suis montée sur le toit de l'Univers, c'était pour mourir. J'avais pas prévu y croiser quelqu'un, et que ce quelqu'un serait toi. J'avais pas prévu que tu me sauverais la vie.

– ... Je t'ai sauvé la vie.

– Je voulais sauter.

– Pourquoi ?

– Pourquoi pas ?

– Tu veux dire que t’as aucune raison d’avoir envie de continuer ?

– Je suis en dépression, Morgan. C’est dur d’avoir envie de quoi que ce soit, quand t’es au fond du trou.

– Mais t’es là...

– À cause de toi.

– *Grâce* à moi, tu veux dire.

– Oui, grâce à toi.

– Et... Comment tu te sens ?

– Mal. Tellement mal que, parfois, j’ai peur de déteindre sur les gens qui veulent m’aider.

– Moi je veux t’aider.

– Je sais.

– Tu me laisseras t’aider ?

– Peut-être... Mais y a des trucs que je dois faire seule.

– T’es pas obligée de les faire seule.

– Le savoir, ça me suffit.

– ...T’as peur ? je me risque à demander.

– J’ai une énorme trouille. Je crois que j’ai jamais eu aussi peur de quelque chose. Essayer de guérir, c’est flippant.

– T’y arriveras.

– On verra.

– Je serai là.

– Je crois que j’ai commencé à tomber amoureuse de toi, moi aussi. Ça a du sens ?

– Je sais pas. On s’en fout, du sens, non ?

– T’as raison, on s’en fout.

– On peut essayer de s’aimer, et puis si ça marche pas...

– ... on s’en fout, confirme-t-elle.

J’ouvre ma main entre nous, elle glisse la sienne dedans puis tourne la tête pour regarder droit devant elle. La coupure est

brutale, je n'aime pas quand on ne se regarde pas. Mais elle est là, elle s'ouvre un peu à moi. Il ne s'agit pas de moi, mais d'elle.

– Je fume trop. J'ai envie d'arrêter, ça me met le cerveau à l'envers, ça me rend parano et ça me détruit de l'intérieur, poursuit-elle.

– Y a des façons de se sevrer, je crois. On cherchera.

– J'ai des tas de dramas dans ma vie, c'est lourd à porter, Morgan. Je suis livrée avec, et c'est super égoïste de te les imposer.

– Tu m'imposes rien, c'est moi qui suis volontaire.

– T'es un peu bête, alors.

– Sûrement. Mais ça aussi, je m'en fous.

– T'es quelqu'un de bien, je vais t'abîmer.

– Me sous-estime pas, Adri. T'as aucune idée de ce que je suis capable de faire, d'encaisser, de surmonter.

J'aperçois la moitié de son sourire, ça ne me suffit pas. Je saisis son menton entre mes doigts et l'incite à se tourner vers moi. Une larme dévale sa joue et glisse entre ses lèvres.

– Je peux embrasser ta peur ? je chuchote en me penchant à sa rencontre.

Sans rien dire, elle réduit la distance entre nous et effleure ma bouche de la sienne. On se frôle, on se caresse, on se fuit et on se retrouve, et on finit par mélanger nos souffles.

– J'ai pas envie d'aller trop vite, pour une fois, avoue-t-elle en rouvrant les paupières.

Je sais plus ce que je voulais répondre, c'est trop fort et pas assez puissant. Il se passe un truc que je suis pas capable d'expliquer mais qui me donne la sensation de respirer pour la première fois depuis dix-sept ans. Elle vient de réveiller une partie de mon âme qui se planquait tout au fond, la plus fragile. Celle qu'elle pourrait détruire d'un regard refusé, d'une parole retenue, d'un soupir avorté...

Je peux pas expliquer, et j'aime comprendre. Je peux pas, et j'ai

encore perdu mes négations. J'ai même pas envie qu'elle me les rende.

– T'es le premier à vraiment me voir, Morgan.

– T'es la première à vraiment me voir, Adri.

– Me laisse pas tomber... Pas déjà, pas maintenant...

– C'est moi qui tombe, t'as pas capté ? Je tombe pour toi, et j'ai pas envie que ça s'arrête.

13

16 heures plus tôt

C'est putain de haut.

J'étais sûre que j'allais gérer, mais ça fout la trouille. Une bonne trouille, l'adrénaline avant la fin, c'est pas si mal, ça. Je jette ma clope et l'écrase. J'avance d'un pas. Je ne suis pas encore prête, mais je veux voir, pour quand je reviendrai, tout à l'heure. Je contemple le vide lorsque j'entends la porte du toit s'ouvrir. Personne n'est censé être ici, on est pas nombreux à avoir la clef.

Je reconnais Morgan Leconte. J'ai laissé ouvert ? Merde ! Il avance, l'air complètement perdu. Il m'a pas vue, dans l'ombre, à côté du rebord que j'envisageais d'escalader.

On se connaît sans se connaître depuis une éternité. On ne se fréquente pas, on s'ignore cordialement. Sauf que j'ai déjà eu envie de lui parler. Ce mec dégage une bienveillance qui m'attire, mais la bienveillance, je la détruis. Je fais pas exprès, je suis comme ça.

Récemment, il est devenu la cible de rumeurs à la con, au lycée. Il aurait couché avec Ségolène, qui se vante de l'avoir dépuclé. Moi, ça fait un bail qu'on parle de mon dépuclage. Je m'en suis pas cachée, pour la simple et bonne raison que j'ai pas à avoir honte. Enfin, je parle de la première fois où j'ai eu un rapport sexuel consenti, bien sûr. Ce qui s'est passé avant, ce qui m'a conduite au rebord de l'Univers est une autre histoire.

Mon histoire. Celle qui me bouffe à petit feu. Celle qui ne me quittera jamais. Celle que mon père m'a imposée. Celle que mon oncle a essayé de m'imposer à son tour. Tu sais quel enfer tu quittes, mais t'as aucune idée de celui dans lequel tu te précipites. Sauf que face à mon oncle, j'avais plus peur. J'ai levé les poings. Je lui ai craché dessus. Je l'ai menacé de tout dire à ma tante, et il a jamais rien tenté d'autre. Je croyais que j'étais guérie. Que j'avais assez de force pour survivre, puisque j'en avais eu assez pour lui tenir tête. Des conneries. Des putains de conneries... Tu récupères jamais ce qu'on te vole quand t'as 6 ans. Ce qu'on continue à te voler pendant des années. Et le jour où tu décides enfin que t'en as envie avec un garçon de ton âge pour qui c'est la première fois, tu réalises que tu pourras pas revenir en arrière. Tu seras plus celle que t'aurais pu être. Et tu te retrouves un soir, un soir moins facile que les autres, à un pas de ne plus être du tout.

Morgan marmonne un truc que je comprends pas. Il trébuche sur un tuyau de clim et tombe. J'attends de voir s'il se relève, mais non, il reste par terre. Manquerait plus qu'il se tue, alors que c'était mon tour, putain ! Je m'approche à contre-cœur : j'aime pas quand mes plans sont contrariés. Mais je peux décemment pas me jeter du toit alors qu'un pauvre mec bourré cuve, peut-être blessé, à quelques mètres de moi. Ce serait vache de ma part, et ça le foutrait dans une merde sans nom. Les flics seraient capables de l'accuser de m'avoir poussée, à tous les coups. Non, pas le choix... Je le tapote du bout du pied, il remue à peine.

Au bout de quelques tentatives, Morgan se réveille. Il ouvre les yeux et gémit en se redressant. Il a dû bien morfler. Il ne dit rien, alors je tente :

– Ça va, mec ? T'as l'air paumé.

Il me remarque et sursaute légèrement, ça le fait grimacer.

– Je sais pas trop... On est où ?

Je lâche un rire nerveux. Il a l'air d'un oisillon tombé du nid plus que d'un ado qui a trop picolé. Je ne crois pas vraiment aux signes : on voit ce qu'on a envie de voir, et les signes, ça aide les gens à déculpabiliser, ou à se déresponsabiliser. J'ai appris depuis un bail que les signes veulent rien dire. Mais là, j'ai soudain envie d'y croire. J'allais sauter, ce mec est arrivé alors que personne ne monte sur le toit. Si ça c'est pas un putain de signe... Du coup, je demande :

– Morgan, c'est ça ? T'es en première S, non ?

Il m'observe attentivement et me détaille avec un intérêt non dissimulé : il porte ses émotions sur le visage. Il ne répond pas, il a peut-être une commotion. Ses paupières papillonnent, et ça, j'en suis certaine, c'est vraiment pas bon signe. J'ai vu suffisamment de séries pour savoir qu'il faut garder la personne réveillée, alors je continue :

– Ne le prends pas mal, mais t'as pas le droit d'être ici.

– Ici où ?

– Le toit de l'Univers.

– Hein ?

Une boule se déloge de ma gorge : non seulement il ne m'a vraiment pas vue sur le point de sauter, mais en plus il est complètement à côté de ses pompes. Aucun risque, donc !

– T'as pris un truc, non ? Genre costaud ? Parce que je pose des questions simples, mais tes réponses sont surréalistes.

– Non, mais... En fait, j'en sais rien... j'ai comme un black-out.

– Tu te rappelles quoi ?

– Ma pote Léa, elle m'a invité à une soirée.

– OK, jusque-là ça roule, t'es sur le toit d'une boîte. Elle doit être à l'intérieur.

– Oh putain, ça me revient ! La boîte s'appelle l'Univers, c'est ça ?

– Ben oui, tu croyais que j'étais la réincarnation du Père Fouras

et que j'allais de poser des énigmes avant de te jeter du haut d'une tour ?

Il ne capte pas l'ironie dans mes mots, bien sûr, mais plus on avance dans la discussion, plus je suis soulagée et sûre que c'est un signe.

– La référence ringarde ! T'es pas censé être super cool ? Genre la nana la plus cool du lycée ?

Il me lâche ça en se foutant de moi et je me surprends à vouloir passer du temps avec lui. Peut-être que je pourrais l'embarquer avec moi pour terminer le graph, je ne sais pas, mais là, j'ai envie. Juste envie. Et je n'avais plus eu envie depuis si longtemps que ça me prend de court. Je suis malade, je sais que la dépression va pas se barrer comme ça, parce qu'un mec mignon me fait rire. Mais je prends ce répit comme le bienvenu, clairement. De toute façon, je pourrais sauter plus tard. Ce serait sympa que mes dernières heures soient moins solitaires que prévu...

– Vraiment ? je demande et me lève en lui tendant la main.

Ouais, j'ai envie.

Mot de l'autrice

Dans sa première version, cette histoire s'intitulait *Falling Down*, se déroulait entre deux adolescents, deux garçons, et se terminait mal. C'était une façon pour moi de manifester mon soutien à la communauté LGBTQIA+ en restant au plus près d'une réalité sombre trop fréquente.

Depuis, j'ai beaucoup échangé avec mon fils, Élanor, qui fait partie de cette communauté. Moi, je suis une alliée, lui, c'est son identité. Alors nous avons parlé de l'importance de donner de la visibilité aux romances et histoires LGBTQIA+ écrites par des personnes appartenant à cette communauté.

J'ai compris que pour moi, être une bonne alliée, ce n'est pas prendre la place de ceux qui ont des choses à dire, à leur manière, mais c'est leur donner la possibilité d'une présence, autant qu'on peut.

Mon soutien se manifeste ainsi aujourd'hui autrement, à d'autres niveaux. Voilà pourquoi Adrien est devenu Adrienne, et que le sujet du coming out a été remplacé par celui de la première expérience sexuelle. C'est aussi la raison pour laquelle le féminisme a pris une place plus importante dans cette novella.

Je ne regrette pas *Falling Down*, mais je me sens bien plus légitime avec *Avant les souvenirs*.

Attention : ça ne signifie en aucun cas que je jette la pierre aux auteurices qui traitent de sujets tels que ceux concernant la communauté LGBTQIA+ sans être directement concerné.e.s.

Chacun.e est libre d'envisager son écriture comme iel l'entend, et je n'ai pas la prétention de juger et encore moins de condamner ces écrits. Une femme cis hétéro qui a envie d'écrire une romance entre deux hommes fait bien ce qu'elle veut, loin de moi l'idée de me faire porte-parole d'un mouvement visant à les montrer du doigt.

J'ai ma façon de voir les choses, et cette explication n'implique que moi. Mais pour les lecteurices qui ont connu *Falling Down* et découvrent *Avant les souvenirs*, ça me semblait important de leur expliquer les raisons de ce changement.

Aujourd'hui, *Avant les souvenirs* soulève des thématiques qui me sont chères et pour lesquelles je lutte à ma façon, du mieux que je peux.

L'inceste, la dépression, le suicide, le combat féministe parsèment ce récit de deux êtres qui se sont retrouvés par hasard au bon endroit, au bon moment. Merci d'avoir pris le temps de passer cette soirée avec Morgan et Adrienne.

Note de l'autrice

L'anecdote de la soupe jetée sur un tableau protégé par du plexiglas est une histoire vraie. Deux militantes du groupe écolo Riposte Alimentaire ont aspergé la Joconde de soupe le 28 janvier 2024, pour alerter et sensibiliser sur le droit à une alimentation saine et durable. Le tableau était protégé par une vitre en plexiglas et n'a subi aucun dommage, car il s'agissait d'une action symbolique dont l'intention n'était pas de détruire une œuvre d'art. Le groupe écolo a reconduit son action en février de la même année, à Lyon, sur un tableau protégé de Monet. Finalement, les militantes n'ont pas été condamnées, mais pour les besoins de mon histoire, j'ai repris ces faits et j'ai envoyé Adrienne en centre de redressement pour son militantisme, ce qui n'est pas loin de la réalité, quand on sait que les militantes de Lyon risquaient vraiment la prison.

Les adolescents de cette histoire consomment du cannabis. Ça ne signifie pas que je cautionne et que j'encourage cette pratique. Bien au contraire, c'est d'ailleurs la raison pour laquelle Adrienne admet sans mal à la fin qu'elle ne veut plus en consommer : elle sait le mal que ça lui fait et aimerait s'en libérer. Drogues info service propose un numéro de téléphone gratuit, accessible de 8h à 2h, 7 jours/7 : 0 800 23 13 13

N'hésite pas à te faire aider si tu en ressens le besoin.

Remerciements

Merci à l'équipe habituelle qui permet à chacune de mes histoires de prendre vie.

Sonia pour ses relectures et corrections toujours à propos !

Jenny pour ses retours perspicaces et son rire inimitable.

Joy pour ses remarques argumentées et ses chansons inoubliables.

Francette, ma petite maman, pour ses relectures finales qui ne laissent rien échapper !

Élanor pour ses nombreux câlins, et son esprit aiguisé, ainsi que sa patience pour ouvrir mon esprit.

Alexis, pour tout ce qui relève de la manutention et qu'il se coltine, solidaire de ma petite entreprise.

Merci à **Marie** pour ton aide sur *Falling Down* qui rejaillit bien entendu sur *Avant les souvenirs*, et pour nos discussions sporadiques mais ô combien enrichissantes !

À toutes les **Queenies**, abonnées à ma newsletter hebdomadaire, et leurs emails encourageants et si bienveillants.

Et merci à toutes les **Ban(H)anas**, membres du club VIP, pour leur présence quotidienne et leur bonne humeur !

Merci à toi, **lectrice** de *Avant les souvenirs*, d'avoir consacré de ton temps et de ton argent pour découvrir cette histoire. Si tu n'es pas encore une Queenie, tu peux gratuitement nous rejoindre et accéder à la bibliothèque VIP où tu trouveras une multitude de

bonus offerts !

Pour ça, rien de plus simple, flashe ce QR code avec ton téléphone, ou tape cette adresse dans ton navigateur Internet :

<https://fleurhana.fr/espace-vip/>



Le savais-tu ? Il est impossible de marmonner la bouche fermée tout en se pinçant le nez.